

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

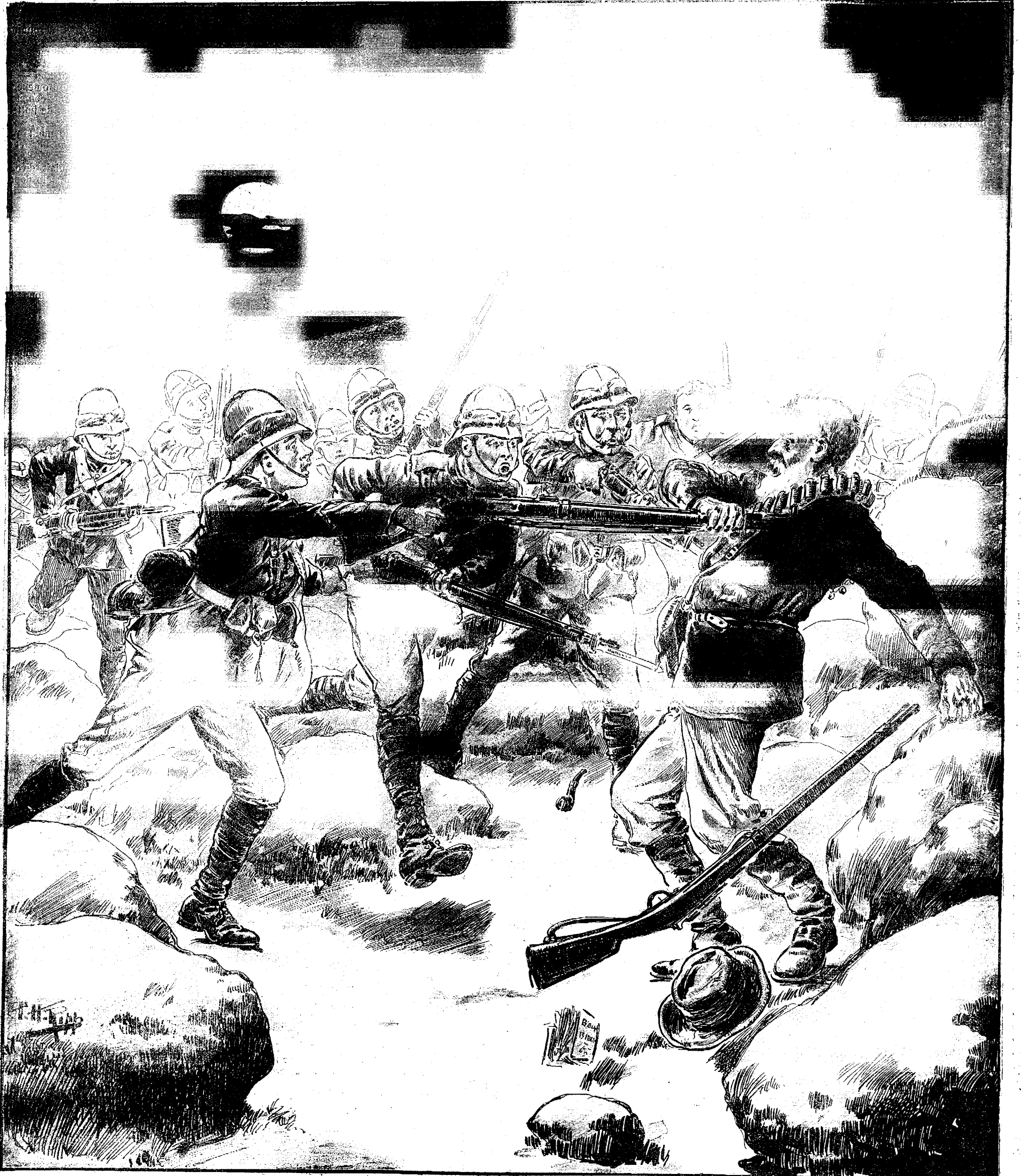
Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :	Un an	3 fr.
	Six mois	2 »
	Trois mois	1 »
	Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON	

LYON ET DÉPARTEMENTS

PARAISANT LE DIMANCHE
 ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 7.
 Dimanche 18 Février 1900.



A quoi se résume la victoire des anglais à Spion-Kop

LYON

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Lorsque l'Angleterre, victorieuse ou vaincue dressera le douloureux bilan de ses pertes, elle s'apercevra que ce n'est pas sur le théâtre même de la guerre qu'elle aura reçu les coups les plus sensibles.

De tous côtés, dans toutes les parties du monde, son influence subit une éclipse, son prestige est mortellement atteint. En Asie, la Russie continue cette progression lente et sûre qui, dans une dernière et décisive poussée jettera peut-être les Anglais hors de l'Inde. La concentration des troupes aux frontières de l'Afghanistan n'était qu'un premier symptôme : il semble que la situation se précise et l'on entrevoit déjà des complications plus graves. Les nouvelles de la frontière persane signalent, en effet, une grave révolution qui vient d'éclater dans le Kurdistan. La situation est telle que le gouvernement russe va se voir forcé de faire entrer des troupes en Perse pour garder ses propres frontières. Or, en pareil cas, on sait très bien quand le corps d'occupation arrive mais on ne peut jamais prévoir quand il partira. L'Angleterre, chez qui c'est une habitude de s'installer à demeure là où elle intervenait pour assurer la paix, serait assurément mal venue pour élever des réclamations. Il n'en est pas moins vrai que la substitution de l'influence russe au protectorat occulte qu'elle exerçait sur la Perse est un coup qui lui sera particulièrement sensible.

En Extrême-Orient, la situation est, de même, bien différente de ce qu'elle était il y a quelques années. La révolution de palais qui vient de s'accomplir à Pékin est loin d'être favorable aux intérêts anglais. Au contraire, la Russie tend de plus en plus à supplanter sa rivale. Les travaux de la grande ligne de pénétration chinoise rattachée au transsibérien sont poussés avec la plus grande activité. D'ici moins d'un an, Moukden, la vieille capitale mongole, sera reliée au Baïkal. Ce jour-là, l'influence britannique en Chine aura vécu.

En Afrique, le mécontentement croissant de l'armée égyptienne est également un symptôme inquiétant. La mutinerie des deux bataillons stationnés à Omdurman restera peut-être un fait isolé, mais qui donnera certainement à réfléchir. Cette attitude des troupes noires aura du moins pour premier résultat d'empêcher l'envoi au Cap de renforts égyptiens. D'ailleurs, si le Gouvernement de la reine passait outre, cet appel aux garnisons d'Égypte pourrait être gros de conséquences. Le moment serait particulièrement mal choisi pour rouvrir sous cette forme, au point de vue international, la question d'Égypte.

En Amérique, enfin, une récente résolution du Sénat relative au canal projeté du Nicaragua supprime d'un simple trait de plume les droits de surveillance éventuels reconnus à l'Angleterre par le traité Bulwer-Clayton.

La perfide Albion qui fit si souvent tourner au plus grand profit de ses intérêts les embarras des autres peuples se voit appliquer aujourd'hui le même traitement non seulement par ses adversaires, mais encore par ceux sur l'amitié desquels elle croyait pouvoir compter.

C'est l'expiation qui commence.

Si la guerre a ses dangers, elle n'est pas absolument exempte de plaisirs. Les soldats de lord Methuen, fatigués de s'être fait battre, passent leur temps à s'amuser : c'est un droit qu'on ne leur contestera pas.

Ils ont organisé, pour passer le temps, une série de matchs de boxe entre régiments. Toutes les troupes ont suivi ces exercices avec un intérêt passionné et la petite fête s'est terminée tout récemment avec beaucoup de succès et au milieu de la plus grande animation.

Trois magnifiques coupes de championnat, offertes par lord Methuen, ont été gagnées respectivement par les gardes écossais, les grenadiers de la garde et les highlanders de Sutherland. Il y avait, assurément, beaucoup d'autres prix.

On ne peut s'empêcher de remarquer combien il est regrettable, au point de vue anglais, que la guerre actuelle ne soit pas conduite à coups de poings. Aux prises avec d'aussi terribles boxeurs, les Boërs auraient, depuis longtemps mordu la poussière.

Un autre petit détail rétrospectif, conté par une revue anglaise, jette un jour singulier sur la psychologie, non plus des soldats, mais des chefs :

« Lorsqu'il fut définitivement décidé que White resterait à Ladysmith et que French irait vers le Sud, ce fut par le dernier train qu'il quitta la ville. Il ne voyagea pas cependant de la façon ordinaire, car, au lieu

d'être assis sur la banquette, il était étendu de tout son long dessous. Cette position était nécessaire afin d'empêcher qu'un officier de cette valeur pût courir le risque d'être tué par un adroit tireur boër, les ennemis, durant tout le trajet, maintenant un feu constant contre le train. »

Un pareil trait perdrait à être commenté !

Le progrès moderne ne respecte rien. Ni les beautés naturelles, ni les grands souvenirs historiques ne trouvent grâce devant les ingénieurs. Les chemins de fer, le télégraphe, prennent partout possession du monde.

Après l'Asie Mineure, l'Arabie et la Palestine, subissent le sort commun. Déjà l'établissement du chemin de fer de Jaffa à Jérusalem avait privé les touristes et les pèlerins du pittoresque et si archaïque voyage à dos de chameau ou d'âne.

Voici maintenant qu'on se propose de troubler le repos séculaire des eaux si lourdes, si épaisses, si immobiles de la mer Morte.

Ce lac morne et désolé qui ne renferme dans ses profondeurs aucun être vivant et où les bateaux à rames ne peuvent circuler, va être doté d'un service régulier de petits bateaux à vapeur. Il paraît que cette innovation était absolument nécessaire pour assurer les communications entre les villages des deux rives.

Le premier bateau est déjà acheté et son premier voyage sur les eaux dormantes de la mer Morte sera un grand événement historique.

Restera-t-il d'ici quelque temps, sur la terre entière, un seul coin où l'on puisse en paix rêver et se souvenir ?

NOS GRAVURES

A QUOI SE RÉSUME LA VICTOIRE ANGLAISE DE SPION-KOP

L'Angleterre, si constamment malheureuse depuis quatre mois dans la guerre odieuse qu'elle a entreprise, a eu récemment, pendant vingt-quatre heures, l'illusion de la victoire.

L'enthousiasme fut d'autant plus grand que la fortune s'était montrée obstinément contraire. Les journaux publièrent en lettres énormes « La grande victoire du général Buller, l'occupation de Spion-Kop » et annoncèrent, comme conséquence inévitable de la délivrance de Ladysmith : Londres illumina. Le lendemain, il fallut déchanter. Voici en réalité ce qui s'était produit :

Après une assez longue inaction, le général Buller avait franchi la Tugela pour se porter sur Ladysmith. Il était arrivé devant la position de Spion-Kop, dont l'importance lui semblait capitale et qui n'était occupée que par un très petit nombre de Boërs. Pendant la nuit, une colonne anglaise gravit silencieusement la colline. Le vieillard que les Boërs avaient placé en sentinelle fut surpris : vingt fusils s'abaissèrent à la fois sur sa poitrine et il dut se rendre. Ses compagnons d'armes, ignorant la force de l'ennemi, se replièrent. Tel était le haut fait d'armes que signalait la dépêche du général Buller et qui fit frémir de joie patriotique le Royaume-Uni tout entier. Mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes : le lendemain, au lever du soleil, les Boërs, après un combat acharné, reprenaient Spion-Kop et infligeaient une sanglante défaite à l'armée anglaise qui repassait en toute hâte la Tugela.

LES MERVEILLES DE L'EXPOSITION LA PORTE MONUMENTALE

L'Exposition de 1900 aura son entrée monumentale à l'extrémité du Cours la Reine, à l'angle de la place de la Concorde.

Cet immense portique dû à l'architecte Binet présente, en façade, un arc de très large portée, et latéralement deux autres ouvertures de moindre dimension.

L'ossature métallique très hardie est recouverte par une maçonnerie légère et par des feuilles de tôle émaillée dont les couleurs brillantes feront, sous le soleil, le plus bel effet. Des cabochons de verre de grandes dimensions et de couleurs variées renferment de puissantes lampes électriques qui transformeront le monument, pendant la nuit, en une sorte de vaste brasier multicolore.

Mais l'architecte de la porte monumentale ne s'est pas seulement préoccupé de faire grand et beau. Il s'est aussi inquiété du côté pratique. Grâce à d'ingénieuses dispositions, il est certain que la porte monumentale facilitera très rapidement l'accès de l'Exposition. Cinquante-huit guichets, disposés sur un demi-cercle en arrière de la porte, permettront l'écoulement de 60.000 personnes à l'heure, ce qui sera plus que suffisant pour parer à toutes éventualités.

LE CHÈNE-ROUGE

Nous arrivions à une montée : le vieux Penmark, le voiturier qui était venu me prendre en gare de Quimper, lâcha les brides, et me montrant un vol de corbeaux autour d'un arbre, là-bas, seul debout sur la lande :

— Le *Chêne-Rouge* — dit-il — est-ce qu'il y aurait un pendu ? Il y en a souvent.

— Alors, il a toujours mauvaise réputation — demandai-je. Je me souvenais vaguement d'une légende bretonne touchant cet arbre autour duquel et contre lequel *Chouans* et *Bleus* s'étaient si longtemps battus et fusillés, qu'il en avait gardé cent livres de plomb au moins dans ses branches, criblées du pied jusqu'au faite.

— Toujours — fit l'homme — et jamais je n'oublierai le pendu que j'y vis certain jour, certaine nuit, plutôt.

— Quel pendu ? père Penmark.

— Voici. Il y a quarante ans, j'en avais trente alors et pas de ventre, le jarret sec... et j'étais contrebandier... comme tout le monde, tout le monde chez nous, s'entend.

Précisément il y avait à quelques lieues d'ici, en tirant vers Concarneau, un petit havre, maintenant ensablé, et qui faisait merveilleusement notre affaire. Ce que nous en avons débarqué par là des ballots de dentelle et de cigares donc... avant que la « gabelle » songeât à mettre le nez dans notre commerce.

Je travaillais, moi, avec un boïteux du nom de Jules Cossac, un joyeux compagnon, débrouillard comme pas un et très sûr. Il n'avait qu'un défaut, celui d'être coléreux en diable... Toujours prêt à mettre un uniforme en joue, pour peu qu'on l'embêtât.

Que de fois j'ai dû détourner son fusil pour empêcher un malheur. Depuis surtout qu'un gendarme, le brigadier Vallu, lui en avait cassé la patte d'une baïlle dans la cheville, il n'était pas endurant, et ne demandait qu'à rendre la pareille : coup pour coup.

Il n'en courait que mieux, d'ailleurs, le bancroche, bien malin qui l'aurait forcé au petit galop, seulement tunique verte des garde-côtes et culotte bleue de la maréchassée c'était sa bête noire.

J'avais même fini par ne plus sortir avec lui, à moins qu'il ne fût sans armes. Il faut vous



dire que j'étais alors un jouteur renommé dans les *partons*, d'un coup de tête ou d'un coup de poing j'abattais mon homme : c'est tout ce qu'il faut pour se débarrasser d'un gêneur, à l'occasion, sans rien casser.

Le Cossac avait consenti, non sans peine, mais il avait besoin de moi, comme moi-même de lui.

Il était la ruse et moi la force, le bancal en profitait bien pour me faire porter plus que ma part, pendant nos expéditions à travers bois... mais bast ! les affaires de l'association allaient bien, très bien même.

Le compagnon, quoi qu'il ne fût pas de chez nous — né de l'autre côté de la Loire — connaissait le pays, très boisé alors... aussi bien et mieux que moi-même.

Par exemple, il ne craignait ni Dieu ni diable : tout ce qui nous effrayait, nous autres, le faisait rire ; et c'était gênant parfois pour moi, breton bretonnant, comme vous allez voir.

Une nuit donc, nous revenions du havre en question : c'était notre dernier voyage, toute la marchandise avait été garée et l'on cheminait chacun un sac de tabac sur l'épaule lorsque à une demi-lieue d'ici nous tombons juste sur une ronde de gabelous.

Et de fier !

Après avoir pris quelques cents mètres d'avance nous nous arrêtons pour tenir conseil et le boïteux — c'était toujours lui qui parlait dans les cas — flaire le vent et explique :

— Ils sont nombreux... nous avons dû être dénoncés et c'est toute la clique qui marche contre nous. Il s'agit donc de jouer serré. En avant deux... ils ne nous tiennent pas encore !

Seulement, pour ce qui est de quitter la forêt avant le jour, il n'y faut pas compter. Il doit y avoir des *relais* comme pour une chasse en règle, des rabatteurs postés aux issues pour nous canarder à la sortie... pas si bêtes !

On va remiser nos ballots dans un fourré, tant pis s'il les trouvent... et détalier par le plus court jusqu'à une *cache* où nous passerons la nuit.

Il n'y en a qu'une où il ne viendront pas nous chercher, tu sais laquelle.

Donc bas les sacs, tes jambes à ton cou... et filons droit sur le *Chêne-Rouge* !

Il avait raison ce diable d'homme... néanmoins on a beau être contrebandier, quand on vous parle à deux heures du matin d'aller coucher sous un arbre où *Chouans* et *Bleus* viennent se battre chaque minuit... cela donne à penser. Il le fallait cependant et l'on partit bon train.

Tant et si bien que dix minutes après nous arrivions à l'arbre maudit. Cossac, plus mince, se mit à quatre pattes pour se glisser sans bruit jusqu'au tronc, à travers le fourré.

Il y avait là, à l'époque, un faillis (autrefois brûlé par les sans-culottes, mais repoussé depuis et plus fourni... la terre est bonne après le sang qu'elle a bu) que nous nous gardions bien d'éclaircir au contraire.

Des braconniers qui pratiquaient le retrait comme nous, avaient rasé quelques mètres de broussaille au pied de l'arbre, pour qu'on pût s'étendre à l'aise, et le branchage au-dessus formait toit.

Lorsqu'on en était là, pas de danger qu'on vint nous prendre. Nique à la gabelle et à la police tout entière.

Avant de s'engager dans la bauge, on *soudait* toujours : des fois qu'on aurait connu la mèche et tendu une souricière, faut être prudent dans notre métier, et c'est pourquoi Cossac était parti en avant, en douceur.

Il revenait déjà, ayant exploré la *remise*.

— Arrive ! dit-il, il n'y a personne ; du moins personne à craindre.

Le compagnon avait un air bizarre et continua d'une voix drôle qui me donnait la chair de poule :

— J'ai bien rencontré, touché, il me semble une paire de jambes qui se balançait à ras du sol. Seulement, ce n'est ni un *gabelou* — ces gens-là n'ont pas l'habitude de se promener en l'air... trop lourds — ni un *revenant*, comme tu dis, — ces derniers ne portant pas de bottes à ma connaissance.

Je voyais bien qu'il se fichait de moi ; mais qu'il y avait quelque chose quand même, et je le suivis, la mort dans l'âme.

Maintenant, qu'est-ce qu'il voulait dire, le boïteux ? Je me le suis souvent demandé depuis.

Connaissait-il la présence du *corps* qui se trouvait là ?... Probable.

Est-ce lui qui avait fait le coup ?... Je l'ai supposé, je le suppose encore, bien que n'ayant jamais pu tirer l'affaire au clair... et pour cause.

Quoiqu'il en soit, je ne vis ni ne touchai d'abord rien de suspect dans la *cache* ; il est vrai que sous cet arbre branchu et feuillu en diable, il faisait aussi noir qu'au fond d'un four.

Cossac, lui, continuait de rigoler, sans s'expliquer davantage parlant parfois à une troisième personne qui eût été là et je serrais les poings, me contenant de mon mieux, me demandant à qui le mauvais gars en avait cette nuit.

Cependant, nous avions préparé un feu de branches ; il faisait un sale vent mêlé de pluie qui nous glaçait jusqu'aux moelles, et pour nous réchauffer, nous lampions de l'eau-de-vie de cidre en attendant qu'on pût allumer.

Lorsqu'il fut visible que la douane était loin, mon compagnon jeta une pincée de poudre de contrebande sur les brindilles, il battit le briquet, tout s'éclaira... et, à la première flamme, je faillis tomber à la renverse.

Devant nous, à un mètre à peine, il y avait un homme... un *gendarme*, pendu aux basses branches, la figure grimaçante et noire... qui se balançait, effleurant l'herbe de ses éperons.

Du premier coup, j'avais reconnu le brigadier Vallu, celui précisément qui avait envoyé du plomb au boïteux. Était-ce une vengeance ? Je n'en doutais pas à cette minute, et sans l'épouvante qui me serrait la gorge, j'aurais crié : « Assassin ! »

Cossac qui vit mon regard me saisit la main disait-il la vérité à ce moment, ou bien pensait-il aux *suites* et s'exerçait-il à nier ?

— Tu crois que c'est moi — fit-il. — Non... c'est des camarades... lesquels ?... puis pour dire... C'est eux qui l'ont démolé et accroché là par force.

Pour que la *farce* fût complète, on avait ficelé sur l'épaule droite du cadavre le poing du même côté et son revolver encore chargé, le tout tenu ensemble, le doigt sur la gâchette, si bien que parfois à travers la fumée, le mort semblait courir sur nous le canon levé.

Ah ! comme pendu, comme épouvantail... en voilà un que je n'oublierai pas facilement, celui-là j'en ai encore la sueur au creux des épaules rien que d'y penser.

Quand je pus parler, ce fut pour demander à mon homme :

— Tu savais qu'il y avait... ça ici ?

Il haussa les épaules :

— Parbleu !... Était-ce une raison pour ne pas venir ?... Convien, d'ailleurs, que je t'ai prévenu... Quelle femmelette !

Et de nouveau il m'assura qu'il n'était pour rien dans la mort du brigadier.

— Une mauvaise bête, d'ailleurs... belle perte !...

Il paraissait si sincère que j'avais fini par croire à son innocence, et j'y croirais encore, sans ce qui arriva à la fin, quoique pour une preuve contre... ce ne soit pas une preuve.

Ça m'avait néanmoins soulagé d'un poids... l'idée de cette veillée à passer entre l'assassin et sa victime était pour moi quelque chose de terrible, qui me caillait les sangs ; c'était bien assez déjà de ce gendarme qui, tué par d'autres, me paraissait bien moins effrayant dès lors.

Peu à peu même, je me faisais à la présence de ce cadavre, que je n'aurais pas supporté en d'autres circonstances : je ne tremblais plus.

Est-ce l'effet de la réaction ou de l'eau-de-vie, dont nous avions bu pas mal ; je n'étais plus le même. J'en arrivais à rire des mots que faisait le bancroche. Il est vrai que jamais il ne fut plus en verve que cette nuit-là... il aurait déridé... le gendarme lui-même.

De plus, je devais être ivre... il le fallait pour que j'ai permis, moi Penmark, ce qui se passa ensuite, cette profanation.

Imaginez-vous qu'un peu après, Cossac tira un cigare de sa poche et le planta tout allumé entre les dents du mort :

— Faudra que tu fumes, du tabac de contrebande encore... ou que tu dises pourquoi.

Et ce furent des éclats de rire... dont je crois bien que je prenais ma part, Dieu me pardonne ! J'étais saoul, vous dis-je, ou possédé probable.

Puis nous cessâmes de pouffer, moi du moins ; une angoisse me venait en voyant que le cigare passé au mort ne s'éteignait pas, qu'il restait rouge au bout.

Je m'étais levé mal à l'aise et je m'éloignai de cinq pas du pendu : le boiteux vint me rejoindre, blaguant toujours, riant plus fort même. Il voulait me ramener vers la flamme et je me défendais, mordicus.

Ainsi, nous nous trouvions arrêtés face au gendarme à cinq mètres, lorsque nous vîmes tout à coup un flocon blanc sortir de sa narine le mort qui fumait, oui, monsieur.

Mes dents s'étaient remises à claquer et Cossac m'envoyait des bourrades pour me remonter le moral :

— Arrête un peu tes castagnettes... Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'as pas vu que le brigadier avait une balle dans la tête, et la moitié du crâne emporté par derrière... c'est ça qui fait courir d'air, tirage... d'ailleurs, voilà son mégot qui s'éteint à cette heure.

C'était possible cette explication, après tout, mais le compagnon était trop pâle à cette minute pour me rassurer moi-même, trop rageur aussi. Il ne tenait plus en place.

A la fin, il s'emporta, et ramassant un caillou, il le lança à toute volée contre le cadavre dont les aiguillettes rendirent un son métallique.

Alors, qu'arriva-t-il?... Est-ce une étincelle montée de notre feu... une branche rabattue par le vent, ou la pierre qui, ricochant, toucha la gâchette du revolver?... Je ne sais... Toujours est-il que le coup partit !

Et je vis le boiteux porter vivement les mains à ses tempes... Il recula de trois pas en tournant... et s'abattit au pied d'un baliveau.

J'étais tombé moi aussi la figure contre terre... Lorsque je pus, mourant de peur, me traîner jusqu'à mon compagnon, il était froid déjà, avec une tache rouge au bas du front.

Be si près... le mort avait fait mouche en plein... juste entre les deux yeux.

M. G. GAYARD.

BORNICHE

Le vieux Borniche, dit Jambe de Bois, ne s'était jamais connu d'autre famille que les chiens errants qu'on rencontre le long du chemin. Avec ses cheveux longs, sa barbe emmêlée, ses yeux limpides, luisant au travers, il devenait chaque jour plus semblable à ses amis. Un vrai mufler de terre-neuve, disaient les gens, au grand plaisir de l'homme flatté du compliment.

C'était un sage à sa manière, une espèce de philosophe sans le savoir.

Depuis que sa jambe droite, entrée avec lui à l'hôpital, n'en était pas revenue, il l'avait remplacée par un morceau de peuplier qu'il changeait tous les dix mois, le bois s'usant vite le long des routes. Car le père Borniche était mendiant de son métier, un de ces mendiants qui visitent les fermes à jour fixe, couchant ici, dormant ailleurs sans jamais quitter le canton.

Il venait, ce matin-là, — un vendredi, — d'entrer dans la cour de maître Foulque, le taillandier forgeron du village, et avait à peine eu le temps de s'asseoir, sur le banc de pierre qu'en face la porte s'ouvrit, et Mélie parut, tenant l'écuille fumante.

Brune, la peau ambrée, des yeux de moire un peu tristes, la petite montrait sur toute sa personne cet air à la fois navré et brave des enfants qui souffrent sans se plaindre.

Elle avait alors quatorze ans, en paraissait douze à peine, ce qui ne l'empêchait pas de tenir, en vraie ménagère déjà, la maison, où elle vivait seule avec son oncle, un vieux garçon, avare et bourru, qui l'avait recueillie à la mort des parents.

Le mendiant, qu'elle gâtait un peu, avait souri en voyant la fillette et la soupe, « une soupe nourrie de saindoux et fleurant bon avec sa mie gonflée juteuse... une pâtée à manger avec le couteau tant elle était épaisse... »

Et Borniche ajoutait :

— Je connais toutes les jeunes filles du pays, gentilles et courageuses les unes et les autres ; mais il n'y en a pas une qui vaille Mélie pour la bonté, le travail et la soupe au lard. Je ne plains pas celui qui l'aura en ménage... Malheureusement, il y en a encore pour des années... dommage pour elle qui n'est pas heureuse avec son oncle...

Jambe de Bois s'arrêtait là : le reste était un secret entre son amie et lui.

Cependant Mélie, ayant traversé la cour, arrivait tendant la soupière au cheminée ;

— Bonjour, père Borniche, — dit-elle avec

une gaieté feinte que démentaient ses paupières rouges.

L'œil de l'homme, qui déjà riait de gourmandise, se voila soudain : Borniche baissa la tête, soucieux : il prit le bol, planta la cuiller qu'il se mit à manœuvrer lentement.

— Eh bien ! père Jean ?...

Le vieux, soit qu'il eût l'estomac vide ou le cœur gros, ne répondit que par un grognement indistinct. Il continua de manger, en soufflant les bouchées l'une après l'autre. Bientôt sa bonne face de chien velu se leva :

— Il l'a encore battue ? fit-il.

— Mais non...

— Et ça ?

Il avait saisi le poignet de la petite, relevé la manche sur le bras brun qu'une trace bleue zébrait jusqu'au coude.

— C'est moi qui me suis tapée contre le cuvier en savonnant.

— C'est bon... on sait que tu te laisserais tuer par lui sans rien dire...

— C'est mon bienfaiteur.

A cela Borniche ne trouvait rien à répondre, il acheva de récurer l'écuille, lentement, soigneusement, le regard ailleurs, pensant à des choses qu'il projetait depuis longtemps... Mélie aussi se taisait, attendant. C'était leur conversation chaque fois, ces brutalités du père Foulque, que la petite, sauf au mendiant, ne racontait à personne.

On ne pouvait pas dire que Foulque fût méchant : toute la semaine il battait son fer sans desserrer les dents ni lâcher le marteau, mais il avait le vin mauvais ; chaque jeudi, jour de marché, il rentrait gris de Saint-Andol, le bourg voisin, et la danse commençait...

Le forgeron décrochait la baguette d'un vieux fusil de chasse (une baguette en bois heurcusement, un brin de noisetier souple, dont les coups marchaient terriblement parfois) et tapait au hasard.

D'abord les voisins, attirés par les pleurs de la petite, avaient bien essayé d'intervenir, mais, soit honte pour son oncle, soit tout autre motif, l'enfant n'avait rien voulu dire, et on l'avait vu le lendemain reprendre son train dans la maison, aller, venir, riant, chantant même, cachant en un mot son mal à force de bravoure.

Mais depuis sa première communion, elle ne criait plus... trop grande... Si elle pleurait encore, c'était le soir dans son lit, et personne n'en savait rien...

Cependant Jambe de Bois, arrivé au bout de ses réflexions et de sa soupe, venait de rendre l'écuille :

— Cette fois c'est trop... faudrait voir que ça cesse... Tu en as pour trois mois, ma fille, à avoir le bras de toutes les couleurs. Tu m'avais assuré cependant qu'il te battait moins, que tu avais trouvé un moyen de parer la grêle...

— Oui, je me sauve à travers la cour et le jardin... je tourne... je suis leste, il se fatigue vite. J'attrape bien quelques fouettées par-ci par-là, mais les autres se perdent en l'air. Seulement, hier, je me suis fait plaquer contre une porte fermée en dedans, et je n'ai pu que lever le bras pour garantir la figure...

— Pour le coup, c'est trop... Et toi qui racontes ça de ta voix naturelle... Il y a longtemps déjà que j'ai un plan, une dernière ressource... c'est le moment d'essayer. Ainsi tu n'as personne, pas de parent qui puisse parler au forgeron ? habiter au besoin avec toi ?

— Personne, l'oncle est brouillé avec tous, depuis des années...

— Ce n'est pas bon, cependant, que tu continues à rester seule ; ses colères augmenteront avec le temps et les verres bus, et l'on te trouvera éborgnée ou morte un matin... Il faudrait quelqu'un ici, homme ou femme, un gardien quelconque.

— Pensez-vous que mon père nourrirait le supporterait ? Il aime encore moins les étrangers que la famille ; et même quand le travail presse, il n'a jamais voulu d'ouvrier, par économie.

— Un ouvrier, je ne dis pas... mais un gamin de ton âge, coûtant peu et assez fort pour aider Foulque, et le maîtriser au besoin : c'est facile à tenir un homme saoul...

— Inutile d'essayer, disait Mélie en secouant la tête.

Comment faire alors : ni homme, ni femme, ni enfant. Je m'en doutais, d'ailleurs... et pourtant il faut quelqu'un ici... il ne reste plus que Lion.

— Qui ça, Lion ?

— Un chemineau comme moi, — dit Borniche vaguement.

Là-dessus, il se leva :

— Dis donc, fillette, si je lui causais, moi, à ton oncle ?...

— Si vous croyez qu'il vous écouterait !...

— Peut-être... Il m'avait demandé quelque chose, dans le temps, un aide... Moi, j'attendais mon heure...

— Qu'est-ce que c'est que cet aide qu'il voulait ?

— Un chien tourneur... pour faire marcher la roue du soufflet... ou de la meule... selon qu'il forge ou affûte... Qui est-ce maintenant, qui manœuvre la soufflière ?

— Moi, vous savez bien, on a mis une corde.

— Et ça l'arrache les bras, sans compter les étincelles qui te brûlent la peau... Crois-tu qu'un chien — il y en avait un autrefois — ne ferait pas mieux l'affaire ?

— Pour sûr, et qu'il serait content, l'oncle, et reconnaissant même...

— Je tâcherai de t'en faire profiter. En tous cas, c'est toujours un moyen d'entrer en matière avec cet ours de taillandier... Il y a longtemps que je veux faire quelque chose pour toi. Donc, c'est entendu, annonce au forgeron qu'avant peu il aura l'ouvrier promis. Et maintenant adieu.

— Au revoir, père Borniche, à vendredi prochain...

— Je serai là avant...

Borniche, en effet, était dressé de chiens, et l'on recourait à lui quand on avait besoin d'un travailleur à quatre pattes, capable d'une besogne déterminée. Il ramassait ses élèves le long des carrefours et des routes, dans cette bande de chiens errants, qu'il connaissait un par un, et avec lesquels il partageait les croûtes de sa besace.



— Il fait ce qu'il veut de ses crève-la-faim, disaient les paysans, qui demandaient encore : « Tu as donc un secret, un charme... »

— Il n'y a pas de secret, — répondait l'homme, — on se comprend nous deux, et voilà...

Parmi les sujets fournis, dressés par le chemineau, il y en avait trois qui étaient presque célèbres dans le pays, bien que ne payant pas de mine.

C'était chez Anselme, l'herbager, un molosse borgne qui tournait la noria servant aux irrigations ; chez un carrier, Bourriol, un matin avec un tête en boule, qui portait la soupe, deux fois le jour au tailleur de pierres... Enfin, chez la mère Voland, qu'on voyait toujours avec une tréole de miches, il y avait un caniche savant qui faisait l'exercice : il gardait les bambins dans la cour, exécutait des cabrioles quand ils pleuraient, les débarbouillait à coups de langue, les soignait, en un mot, comme une véritable nourrice.

Mais le triomphe de Jean Borniche, ce fut le chien qui figura à la distribution des prix de Saint-Andol.

Pour cette fête, l'instituteur de l'endroit avait appris, non sans mal, à ses écoliers une pièce émouvante de son cru : *Le Chien du Régiment*.

Il y a là une scène où le sergent de l'armée vaincue, resté seul, se décide à fuir pour sauver le drapeau l'étoffe, tout au moins, dont il s'est fait un gilet. Il tombe à son tour, les ennemis arrivent ; mais le véritable héros de la comédie, le chien, est auprès qui veille. Il met le premier en fuite, il étouffe le second... Enfin, voyant son maître mort, les vainqueurs qui arrivent de partout, à coups de dents il fait sauter les boutons de la tunique, saisit le drapeau et l'emporte dans sa gueule.

On s'était naturellement adressé à Jambe de Bois qui tout de suite se mit à l'œuvre.

Il passa deux semaines à préparer l'acteur dans une grange abandonnée ; et bientôt il l'amena aux répétitions.

Au jour dit, son chien, un colosse maigre et pelé, un brave à trois poils, n'ayant plus qu'une oreille... tout à fait l'air d'avoir fait campagne, et de sortir d'une bataille... se démena si bien, si juste, que la salle roula d'applaudissements...



Le taillandier, comme tout le monde, connaissait cette habileté du père Borniche qu'il relançait depuis des mois... Aussi grogna-t-il de joie lorsque Mélie lui apprit, ce matin-là, que le mendiant avait enfin découvert le chien demandé.

Le mercredi suivant, — avançant son passage de deux jours, — Borniche arrivait, suivi de Lion, qu'il présentait ainsi :

— Voici l'apprentif. Pas beau pour l'instant, mais un gas tout de même, un peu maigre, c'est d'avoir souflet jeûné, il ne sera pas difficile sur la bouche... A part ça, des muscles d'acier, et une mâchoire à couper la cuisse d'un cheval.

Le nouveau venu, en effet, une espèce de danois, haut sur pattes, avec une peau couturée de bataille, des yeux sanglants et des babines noires aux crocs effilés, avait exactement l'aspect d'un bandit de grands chemins.

A ce moment, Mélie, qui tirait la corde du soufflet, eut peur presque et ne se rassura que devant un clin d'œil du mendiant.

L'oncle, qui tapait sur l'enclume, se retourna :

— Tu veux donc nous faire dévorer ?

— Est-ce que tu trembles, toi aussi ? Je te dis qu'il n'y a rien à craindre de l'animal, malgré sa tête d'assassin... Doux comme une brebis... et travailleur, tu vas voir.

En effet, après avoir léché la nièce, flairé l'oncle, Lion, sur un signe, venait de sauter dans la roue ; et le soufflet déchargeait une trombe de vent qui fit pétiller le charbon, Foulque, en train de faire rougir un socle, jubilait d'aise : ah ! le brave animal !

Quand ce fut fini de ce côté, on alla à la meule ; déjà le chien galopait dans la roue motrice... Jamais la pierre n'avait si bien mordu, les faulx se taillaient toutes seules.

— Voilà qui va bien, déclara Borniche ; il a vu sa besogne, et ça suffit... Je puis filer.

En passant devant Mélie, il répéta en appuyant :

— Et, tu sais, rien à craindre.

Le taillandier, pour mettre à profit la bonne volonté de ce manœuvre infatigable, travailla double jusqu'au soir.

Le lendemain, jour de marché et de ribotte, il ne démarra pas de la forge. « Est-ce qu'il serait converti ? » se demandait Mélie. Mais, à cinq heures, l'homme soudain quitta tout, pour courir chez le cabaretier de l'endroit ; sa gorge, par habitude, s'était mise à flamber subitement.

Quand il revint, il mangeait ses joues, en tortillant sa barbiche.

Il alla droit au mur, empoigna la baguette...

Sa nièce était déjà dans la cour... affolée de ce qu'il y avait ce soir-là, dans les yeux de l'oncle, des flammes vertes qui ne disaient rien de bon.

L'ivrogne, qui se précipitait derrière elle, la tête basse, la main levée coupant l'air... s'arrêta net... Le dogue était là !

D'un bond, il s'était placé entre eux, babines retroussées, crocs au vent...

L'homme battit en retraite, puis repartit. fonce, fou de colère ; mais Lion, d'un élan, fut sur lui, les pattes à l'épaule, il se dressa : la gueule ouverte, sans mordre d'ailleurs, sans essayer même...

Seulement, le taillandier, cette fois, avait senti le souffle du monstre dans sa barbe, et il lâcha pied...

Il n'y eut pas d'autre assaut ce soir-là. Quant à Mélie, après avoir tremblé pour elle et pour son oncle, elle avait fini par comprendre.

— Oh ! ce Borniche... murmurait-elle.

Pendant plusieurs semaines, tous les jeudis, ce fut pareille scène commencée et finie de même.

Et le forgeron, depuis, a abandonné la partie.

Comme ses rages ne sont pas préméditées, et que, son vin cuvé, il ne se rappelle plus rien, il n'a jamais songé à éloigner le chien ou à le mettre à l'attache.

A présent, quand le mendiant passe, il trouve dans l'écuille un morceau de lard parfumé et croquant, qu'il taille en le maintenant du pouce sur une croûte de pain et qu'il proclame exquis... « à s'en lécher les phalanges... »

Après s'être assuré, d'un dernier coup d'œil, que tout va bien, il palpe l'échine du chien, lui parle à l'oreille... et, à Foulque, qui l'appelle pour trinquer, il demande d'un air détaché :

— Toujours travailleur, le poil ras ?

— Comme quatre... faut le modérer, sans quoi il userait les machines...

— Et pas méchant ?

— Une vraie fille... Doux comme un agneau, malgré ses airs terribles.

Borniche alors ramasse son sac et son bâton et s'en va, riant sous cape...

X.M.C.

SACRIFICE A KALI

Aux environs de Srinagar, non loin de Peshchaver, près de la frontière de l'Empire chinois, dans cette Inde mystérieuse que possèdent les Anglais sans la connaître, se cache un des temples les plus fameux où se célèbrent encore, en dépit des menaces et des intimidations, les mystères du culte brahmanique.

C'est là qu'au cours de mes voyages en Extrême-Orient il m'a été donné d'assister, au péril de ma vie, à la plus épouvantable scène de sang et de carnage qu'il soit donné à un être humain de réver : un sacrifice à la déesse Kali, la déesse de la Mort.

Persuadés de la nécessité de réfréner les mœurs barbares de leurs sujets indous, les Anglais ont depuis longtemps interdit les abominables pratiques des brahmanes et si des faits, comme celui que je vais conter ici, se produisent encore c'est à l'insu des autorités britanniques. Allez donc empêcher des fanatiques de se cacher pour accomplir dans l'ombre leurs monstrueux exploits !

Quoi qu'il en soit, comme ce n'est pas un cours de morale que j'entreprends mais simplement le récit de choses vues, je commence :

Grâce à un grand service que je lui avais rendu, grâce aussi à un généreux présent de roupies, le serviteur indien qui m'accompagnait, un de ces parias aux membres de bronze qui ne reculent devant aucune fatigue et aucun danger, s'était attaché à ma personne.

Au lieu de me considérer seulement comme son maître passager et de voir en moi l'étranger détesté qui foule le sol sacré de la patrie, il m'avait voué une sorte de culte, une amitié solide dont je fus plus d'une fois amené à mesurer les bienfaits.

Bien entendu toute question de religion était soigneusement écartée entre nous, et je ne suis comment il me vint à l'idée de parler un jour irrévérencieusement devant cet homme de la farouche déesse de la Mort et de l'absurdité des fakirs qui l'encensent.

A cette attaque directe à ses croyances, mon hindou se cabra comme un beau diable et entreprit de me prouver qu'une religion capable d'inspirer des actes d'héroïsme comme ceux qu'il avait contemplés, était la religion type, la religion destinée un jour à rénover le monde. Jamais je ne l'avais vu si parleur lui si calme et silencieux d'ordinaire.

Voyant dans cet accès de prosélytisme tout le parti qu'en pouvait tirer ma curiosité naturelle, je feignis de ne pas ajouter foi aux récits que me faisait le paria. C'était le meilleur moyen de le faire sortir de sa réserve habituelle.

Bref, de fil en aiguille, j'arrivai à mes fins, à savoir qu'il existait un temple caché aux Anglais, un temple peut-être moins vaste mais aussi célèbre que ceux d'Ellora et de Jaggernath, et que dans ce temple se célébraient encore les mystères

du Nirvana tels qu'ils se passaient autrefois au beau temps, alors que les roues de bronze du chariot de Siva s'enfonçaient dans un amoncellement de chair humaine volontairement exposée sur leur passage.

De là à assister à une de ces cérémonies mystérieuses il y avait encore un abîme que me fit franchir l'ascendant moral que j'exerçais sur mon compagnon, et aussi ma haine reconnue par tout ce qui touchait de près ou de loin aux Anglais.

A la fin, sur mes pressantes instances, et certain que je ne trahirais jamais le secret redoutable qui m'était confié, Radja-Habât promit de me



conduire au temple, un jour de sacrifice. Justement, nous n'en étions pas bien loin. En quelques jours de marche nous atteignîmes P-schaver, puis après deux jours de traversée d'une immense forêt aux ombrages séculaires, nous nous trouvâmes en présence d'un amoncellement de ruines, massives constructions éboulées, pierres effritées et moussues, débris de toutes sortes jonchant le sol, sur lesquels la jungle épaisse et impénétrable reprenait ses droits, tel fut l'aspect sous lequel le temple se présenta à mes yeux.

Je ne pus dissimuler mon impression à mon guide, mais celui-ci me regarda d'un air de pitié et d'orgueil indéfinissables.

Nous étions arrivés. Un changement de toilette s'imposait, et aussi de minutieuses précautions pour que je ne fusse pas reconnu comme un étranger, car en présence de ces fanatiques, il y allait de la vie.

Heureusement, mon visage bronzé et reborné par le soleil de toutes les latitudes, ma barbe noire et le peu d'embonpoint qui m'ont toujours caractérisé me permettaient de passer partout.

Je revêtis une espèce de pagne à rayures, je coiffai ma tête d'un turban, je quittai mes chaussures, passai à ma ceinture une paire de pistolets damasquinés chargés, en cas de besoin, plus un long et solide Kandjar affilé, dont la lame courbe et striée perçait une piastra, aussi facilement qu'une motte de beurre.

J'étais ainsi paré à toute éventualité. Radja-Habât alla seul prendre langue avec ses coréligionnaires et échangea le mot de passe grâce auquel toutes les portes devaient s'ouvrir devant nous.

En effet, elles s'ouvrirent toutes. D'abord, ce fut celle d'un souterrain dont jamais je n'aurais soupçonné l'existence en me promenant dans ce lieu désert et sauvage. Après une excursion d'une demi-heure à travers les méandres d'une espèce de labyrinthe nous nous trouvâmes d'un nouveau devant une porte massive en bronze qui me parut formidable et presque à l'épreuve du canon.

A la hauteur des immenses vantaux, je me

demandai si je rêvais et où je pouvais bien être transporté. C'était, je m'en rendis compte plus tard sous une espèce de colline que nous avions pénétré.

Ces ruines que j'avais dédaigneusement considérées en passant n'étaient que les vestiges d'une vieille pagode abandonnée et postérieure au temple véritable, auquel elle servait pour ainsi dire de vestibule.

Avec un art et une patience infinis, les Hindous avaient vieilli ces ruines en leur donnant soigneusement un aspect d'abandon capable de détourner tous les soupçons et si d'aventure quelque fonctionnaire méfiant se fût aventuré parmi ces débris branlants il n'eût pu lui venir à l'idée qu'ils dissimulaient une véritable forteresse souterraine et la plus mystérieuse des pagodes, saintes prescrites par les lois.

Sitôt franchi les portes de bronze et quitté l'obscurité relative du souterrain, je me trouvai littéralement ébloui par l'éclat des lumières et le scintillement des dorures. A mes yeux s'offrait un spectacle aussi étrange qu'inattendu. Une vaste salle, aussi grande que la nef d'une de nos grandes cathédrales gothiques ouvrait devant moi la perspective de ses quatre rangées de colonnes de ja pe soutenait la voûte par des arcs massifs en maçonnerie polychrome.

Les murs disparaissaient littéralement sous la sculpture et les ornements d'or qui les surchargeaient et que l'éclat des milliers de torches soutenues par les cariatides aux formes étranges ne contribuait pas peu à rendre étincelants.

Certes, j'avais déjà vu d'autres pagodes, même celles de Chine, où s'entassaient tant de merveilles, mais jamais, au grand jamais, pareils trésors ne m'étaient apparus.

Mais il ne fallait pas rester en place, ni paraître trop émerveillé, sous peine d'éveiller la défiance. Sur un signe impérieux de Radja-Habât, je réfrérai de mon mieux ma curiosité et me contentai de me tenir debout parmi les convives du repas sacré, dont les premiers plats commençaient à arriver, portés par des brahmanes en longues lévites blanches.

La déesse faisait vraiment bien les choses, je ne tardai pas à me convaincre par moi-même et aussi par la glotonnerie des convives dont beaucoup se gorgeaient de victuailles avec une voracité tout à fait contraire à la sobriété proverbiale des Hindous.

J'ai appris depuis que ces hommes se faisaient violence en engloutissant ainsi tant de victuailles et qu'ils considéraient plutôt ce festin comme une mortification que comme un plaisir.

Mais pour le moment, ils y allaient bon train; les plats succédaient aux plats, vidés comme par enchantement et une liqueur fermentée analogue à notre hydromel, dont les cruches pleines circulaient librement, menaçait de produire des ravages parmi tous ces buveurs d'eau, lorsqu'un coup retentissant frappé sur un gong sonore, ébranla la voûte et calma sur le champ l'effervescence naissante.

C'était un signal donné par la prêtresse, pour limiter l'orgie et laisser aux convives juste assez de raison pour apprécier le spectacle qui allait suivre.

Sorties ou ne savait d'où, comme un essaim joyeux, une troupe de bayadères s'avancèrent en dansant, vers le centre de la grande nef.

Vêtues d'une étoffe légère dont les longs plis flottants lui saient entrevoir leur peau brune, dorée, cerclées d'or aux poignets, aux bras et aux chevilles, elles marchaient ou plutôt glissaient pieds nus, en cadence sur l'épais tapis de sparterie qui recouvrait le sol de la pagode.

A un nouveau signal, elles se mirent à danser, à pirouetter, à tourner toutes ensemble sur un rythme d'abord assez lent, mais qui s'accroissait progressivement jusqu'à devenir une sarabande enragée. Et alors les assistants, qui jusque là s'étaient contentés de suivre des yeux les ébats chorégraphiques des gracieuses ballerines, se mirent de la partie, entraînés par cette musique

sauvage et ce vertigineux tourbillonnement. De vieux fakirs maigres comme des squelettes, des derviches secs et cassés, tout comme les jeunes gens, les parias robustes et enivrés se mirent à danser et à tourner sur eux-mêmes. Ce fut du délire; des cris sauvages échappaient à cette masse d'hommes congestionnés, de fous dont les convulsions tournaient à l'épilepsie.

Mon guide m'avait heureusement fait cacher dans l'ombre d'un pilier où une sorte de refuge me permettait de me tenir à l'écart, j'avoue qu'à ce moment je n'en menais pas large je réfléchissais à mon imprudence et aux dangers que je courais si j'étais reconnu.

Un second coup de gong vint m'arracher encore une fois à mes tristes pensées. Comme la première scène avait pris fin, la seconde se termina également, avec autant de rapidité.

C'était au tour des sacrifices. Il me restait à voir plus d'horreurs que je n'en avais encore supposé.

Ah! ce sont des maîtres hommes que ces brahmanes, et comme ils savent jouer du fanatisme et de l'ivresse!

Un à un, des hommes s'avancèrent vers l'autel, sorte de trône où seégeaient quatre idoles informes, mais constellées d'or et de pierres précieuses: Brahma, Vishnou, Siva et la farouche Kali aux yeux de braise, représentés par deux charbons ardents qu'on voyait au milieu de la demi-obscurité de cette partie du temple, comme le vestibule de l'enfer.

Un à un je voyais ces hommes grimper sur une sorte de plate-forme placée directement au-dessus du piédestal où trônait l'atroce divinité. Un moment ils restaient immobiles, puis un tremblement progressif les saisissait pendant qu'ils s'efforçaient au milieu d'une fumée âcre et nauséabonde de saisir à pleins bras la déesse et de lui baiser les lèvres.

Peu d'entre eux, il faut le dire, réussissaient dans cet étrange exercice qui eut le don d'exciter ma curiosité.

Interrogé par moi, Radja-Habât m'expliqua quel atroce supplice enduraient volontairement ces enragés, supplice qui les faisait tomber pâmes et mortes sur les dalles de pierre du temple.

La plaque sur laquelle ils grimpaient, m'expliqua mon guide, était chauffée au rouge, ils restaient là-dessus pieds nus, le plus de temps possible, jusqu'à ce qu'ils tombassent à bout de forces, n'ayant plus à la place des pieds qu'un moignon calciné. Et quand ils s'efforçaient de saisir la statue, c'était encore un bras qu'ils serreraient dans leurs bras et auquel se joignaient leurs lèvres dans un monstrueux embrassement.

J'en vis ainsi tomber, dont la poitrine et le visage n'étaient qu'une plaie sanguinolente, aux chairs à demi détachées dont le visage, plaie hideuse laissait seulement entrevoir au milieu d'un masque rouge, effroyable, deux yeux charvires, retournés, deux yeux blancs d'extase mystique.

Je vis, je vis encore des fanatiques succéder à des fanatiques, des vieillards, des enfants, des jeunes filles venir sacrifier qui une main, qui une jambe, qui un poignet, une oreille, le nez, un œil sur l'autel sanglant de la déesse dont le brûlant piédestal fumait sous cette rosée rouge.

Et toujours l'exaltation croissait, et toujours les victimes volontaires s'approchaient, se pressaient en foule, sans que j'entrevisse la fin de ce carnage.

Quand, au milieu de la cohue et de la foule en délire, je parvins à m'échapper de cet antre, le spectacle atteignait son paroxysme d'horreur.

Le bras armé d'un lourd cimenterre, des hommes se pressaient devant la hideuse statue, Moloch implacable et impassible, vautre dans une boue sanglante.

Un par un, ils se rendaient le service de se faire sauter la tête, et de tous ces troncs décapités, des flots de sang jaillissaient, dont les cascades rouges, s'étaient finalement en larges

plaques, c'était du délire, de la folie furieuse, à croire que pas un de ces forcenés ne sortirait vivant du funeste sanctuaire.

Je jetai machinalement un dernier regard en arrière, avant de laisser retomber sur moi le lourd battant de la porte de bronze, et je vis encore en frissonnant les mêmes yeux de braise de la farouche déesse dont le scintillant regard semblait me suivre et me retenir.

Eperdu, je m'enfuis, guidé par Radja Habât, qui soutenait mes pas chancelants.

J'avais juré le secret, je ne pouvais pas dénoncer ces atrocités aux autorités compétentes, je me tus. Aujourd'hui, que bien des années ont passé sur ces tragiques événements, je sors de ma réserve trouvant à narrer mes impressions un soulagement àux affreux cauchemars qui furent mon lot pendant de longs mois après cette vision infernale.

Pierre VAUTHIER.

LES BERCEAUX

Qu'ils soient de mousseline ou de toile rude, qu'importe, pourvu que les petits êtres qui dorment dedans sourient à l'existence; pourvu que les petits babillards et grands regardeurs vagues qu'ils renferment débordent de vie. Car vous savez bien que ce n'est pas la dentelle ou la simple coquette que l'on aime, et vos mères le savent incomparablement mieux encore, mais, assurément, ceux qu'abrite l'une ou l'autre, bonheur d'aujourd'hui, espoir de toujours...

Toutes blanches ou rosées des berceaux n'êtes-vous pas, avec la tombe, le grand mystère contre lequel se brisent toutes nos hypothèses?

Quel est celui qui ne s'est pas senti joyeux, ému à la vue d'un berceau? Et j'en sais, eh! oui, dont le souffle enivre bien autrement que la plus belle des symphonies.

Or, Jeanne et Louise, les deux jeunes mariées si aimables de l'autre année, le savent aussi, ayant toutes deux chacun un berceau qui les comble de joie, tant ils font de bien à voir, tant le souffle qui s'en échappe est harmonieux. Et si vous étiez passé dans mon village quelque belle après-midi de l'été dernier, il n'aurait tenu qu'à vous de vous en convaincre; car, au bout du pays, en sortant, vous auriez pu entendre chanter dans le verger qui se trouve entre la maison blanche et la maisonnette, cela faisant, vous auriez donc entendu Jeanne et Louise qui chantaient, leurs berceaux reposant à l'ombre des arbres. Rien qu'au timbre de la voix, vous



eussiez compris combien leur âme renfermait d'espérance. Si vous n'aviez pas entendu chanter, mais seulement aperçu, par-dessus la haie, deux jeunes femmes qui coussaient ou brodaient en causant, assises dans l'herbe, et tout près d'elles deux berceaux, vous auriez certainement deviné que c'étaient elles qui, tout en travaillant, faisaient des rêves pour leurs enfants. Si, encore, vous promenant dans mon village, vous les avez vues ou entendues, je suis assuré que vous avez aussitôt compris que tout le bonheur de ces deux mères radieuses leur venait de leurs berceaux.

Les berceaux? C'est pour eux que toutes les

FEUILLETON

UNE

Mystérieuse affaire

PAR
Edmond CHAR

— C'est ce que nous allons savoir bientôt, espère! répondit Lanthenac toujours gesticulant. Elle va parler, elle parlera... Je la forcerai à avouer, bon gré, mal gré!

— Oui, mais avec plus de calme que vous n'en avez en ce moment. Croyez-moi, la violence est une mauvaise conseillère; mieux vaut doucement...

— J'essaierai de me contenir... quant à la promesse, c'est une autre affaire.

Les deux hommes quittèrent le café et se rendirent dans les bureaux de la rue Montmartre.

Mme Lanthenac, quand ils arrivèrent, pâlit soudain. Elle eut comme un pressentiment que l'orage couvait.

Son mari d'une voix impérieuse, la fit venir dans son cabinet où Bourdaloue prit place également.

Elle le suivit et tenta de reprendre son assurance et elle devait faire un grand effort pour ne point trembler et chanceler en marchant.

Le négociant et le policier-amateur s'assirent gravement, le premier contenant sa colère, le second commençant déjà à scruter de son regard

inquisiteur le visage de l'accusée pour y lire toutes les émotions par lesquelles elle devait passer.

Celle-ci, en voyant cet appareil eut un soubresaut nerveux.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle spontanément en cherchant à se donner de l'assurance.

— Tu ne t'en doutes pas? lui fit ironiquement Lanthenac.

La malheureuse essaya, mais en vain, de répondre à l'ironie de son mari par un sourire, mais il y eut tant d'amertume dans le pli des lèvres que ce sourire fut navrant.

Elle répliqua:

— Non.

— Bourdaloue a réussi dans ses recherches... il a fait une découverte.

— Ah!

Mme Lanthenac avait également lancé cette exclamation en tâchant de lui donner le ton de la surprise vivement intéressée, mais elle sentait que cela sonnait faux et que sous cette apparence de curiosité légitime il y avait une forte appréhension.

Son mari reprit d'une voix sarcastique qui lui permettait de ne pas laisser partir l'explosion de sa fureur:

— Et tu sais laquelle?... non?... allons donc!... avoue tout de suite, va, nous souffrirons moins!

— Avouer quoi?

— Que tu es coupable?

— Moi!... moi!...

— Toi!

— Quel affreux mensonge!

— Oh! il est inutile de nier avec un tel emportement et une telle feinte d'indignation!... nous savons tout!

— C'est faux!... c'est faux!

Lanthenac se tourna vers Bourdaloue, avec une nuance d'hésitation devant l'assurance si impétueuse de sa femme, et lui dit d'un ton interrogateur:

— Bourdaloue?

— Hélas! oui, madame Lanthenac, intervint celui-ci j'ai découvert vos singulières manœuvres.

Le policier disait cela doucement, presque humblement, comme avec le plus grand regret de faire de la peine à la pauvre femme, mais tout en ne la quittant pas des yeux et en suivant les progrès que faisait l'interrogatoire vers la vérité.

La malheureuse l'interrompit violemment, donnant libre cours à son exaspération, s'abandonnant à la détente de ses nerfs.

— Vous mentez! vous mentez! cria-t-elle.

Il hochait tranquillement la tête, comme tenant cette dénégation comme non avenue et inutile, puis il reprit:

— Lanthenac en veut-il une preuve, entre plusieurs, qu'il prenne vos clefs et fouille dans votre secrétaire, il y trouvera la bague volée chez Duhamel.

— La bague volée! essayait-elle encore de protester.

— Oui, la bague dont vous annonciez la disparition dans votre première lettre anonyme d'écriture déguisée et que vous subtilisâtes vous-même lors de la visite du lendemain que vous aviez provoquée le plus naturellement du monde.

Sous ce coup droit, Mme Lanthenac chancela, elle courba la tête.

— Faut-il encore, continua implacablement le policier, reconstituer comme je l'ai fait à votre mari vos opérations du chantage au bureau de poste et de la lettre qui l'annonçait faite avec des coupures de Figaro et du Petit Parisien?... votre tentative d'empoisonnement et la lettre qui la faisait prévoir composée ici même à la machine à écrire?

— Non! non! s'écria-t-elle éperdue.

Elle se sentait vaincue. Sa résistance s'annihila immédiatement et fit place à une grande prostration.

S'affaissant sur une chaise, elle pleura abondamment en balbutiant:

— Eh! bien, oui, c'est vrai!...

Ce n'était plus la femme altière de tout à l'heure, tenant tête à l'accusation qui se présentait formidable et défendant son honneur avec une crânerie orgueilleuse; c'était la coupable qui avouait son méfait dès la première preuve qu'on lui fournissait et qui prouvait par là le peu d'entraînement qu'elle avait dans le mal.

Mais, Lanthenac, qui était parvenu à contenir sa colère jusqu'alors, devant l'aveu sans détour de sa femme ne sut plus se réserver; bondissant du fauteuil où il était installé, le sang au visage, il se précipita vers la coupable.

— Misérable! s'écria-t-il en levant la main sur elle.

Bourdaloue arrêta le geste.

Retenant solidement son ami, qui la fureur aveuglait, il l'écarta de sa femme dont le désespoir éclatait bruyant et sincère.

La situation devenait tragique de ces deux hommes accablant une infortunée sous leurs accusations et leur colère.

— Grâce! grâce! implora Mme Lanthenac en tombant à genoux, ne me perdez pas!... je n'ai pas voulu commettre un crime!... Si vous aviez pourquoi j'ai fait tout cela vous me plaindriez... et vous me pardonneriez!

— Dis-le! dis-le pourquoi tu t'es abaissée à ce rôle répugnant! cria encore Lanthenac.

Maintenant, l'épouse se traînait aux pieds de son mari, les mains jointes, les yeux baignés de larmes, la gorge pleine de sanglots.

— Pardon! pardon! implorait-elle... Oui, oui, j'avouerai mon forfait, je me dénoncerai, comme une criminelle!... Mais, quand on saura ma pensée, quand on verra pourquoi j'ai agi ainsi on me donnera l'absolution, on me lavera de mes péchés.

Elle disait, elle expliquait le but de ses regret-

mères supportent les plus grandes fatigues, les souffrances les plus vives, sans laisser échapper la plainte. Pour eux encore, elles supportent, les mères, sans en rien dire, les douleurs qui font mourir les hommes.

Bien que Jeanne soit la femme du plus riche paysan de l'endroit, et que Louise n'ait épousé qu'un simple ouvrier, depuis leur mariage, qui eut lieu la même semaine, et surtout depuis qu'elles ont été mères — elles le furent à quelques jours d'intervalle — les deux amies d'enfance paraissent s'aimer davantage. Et, quand elles folâtraient dans le verger, on dirait qu'il appartient à toutes les deux; pourtant il n'est qu'à Jeanne, comme la grosse maison à laquelle il paraît soudé.

L'autre petite maison aux volets verts appartient à Louise: ce fut son seul héritage, avec le petit jardin qui se trouve derrière.

Le berceau de Jeanne est en acajou, sans doute, tandis que celui de Louis n'est qu'un osier: mais les langes des enfants sont au-si blancs les uns que les autres, je vous l'assure, quoique la toile dont ils sont faits soit de qualité très différente. Et ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elles aiment toutes deux également leur fils, car elles donnaient déjà le nom de fils en prenant même un air important, à ces deux petites bêtes blondes, qui avaient six mois à peine.

N'importe, des lèvres de Louise s'échappe un regret de temps à autre, au sujet de son enfant.

— Le tien, dit-elle à Jeanne, n'a point à craindre l'avenir; mais le mien n'en est pas à l'abri. Nous parviendrons sans doute à lui mettre quelques sous de côté, mais ce n'est pas suffisant. Je voudrais la richesse pour mon fils, qu'il n'ait rien à craindre, ni d'un côté, ni d'un autre, qu'il fût enfin dans la même situation que le tien.

Et Jeanne l'approuve de tout son cœur de bonne mère.

— Oui, c'est vrai, tu as raison, répond-elle en substance chaque fois; moi aussi je voudrais bien que ton cheri fût riche, très riche même. beaucoup plus que ne le sera jamais le nôtre; mais que faire?... Puisque tu ne veux pas que nous nous donnions le pré qui se trouve au bout de votre jardin, dis, que faire? Nous n'y pouvons rien, malheureusement, et personne non plus.

Une chose que je trouve toute naturelle, et je suis sûr que vous la trouverez aussi naturelle que moi, c'est l'ambition — fut-elle folle — que peut avoir une mère pour son enfant. Qui ne sait que toutes nos mères ont fait de beaux rêves pour nous? Vous comprendrez donc facilement l'ambition de Louise pour son fils, et la belle réponse de Jeanne.

Un jour que Louise répétait les mêmes souhaits, manifestait les mêmes desirs, Jeanne lui répondit, accentuant chaque mot:

— Au moins, si tout le monde ne peut être riche, il faudrait que tous les enfants eussent les mêmes moyens de se faire une position... de lutter dans la vie.

Cette réponse inattendue surprit Louise qui devint rêveuse. Comme elle aurait voulu que cela fût. Elle eût été certaine d'un bel avenir pour son fils, car il serait bon, travailleur, comme son père; mais elle ne croyait pas, si la chose était possible, qu'elle la verrait jamais.

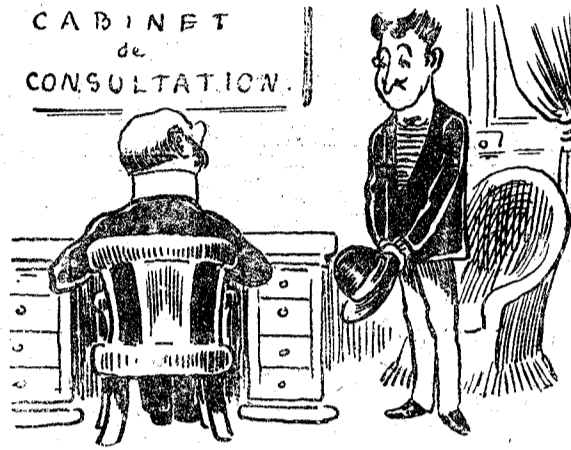
Un jour donc, aux derniers rayons du soleil couchant, avant de remettre leurs fils au berceau pour la nuit, les jeunes mères ramassaient les fruits tombés récemment des arbres, pendant que les enfants se roulaient, heureux du grand

CONSULTATIONS

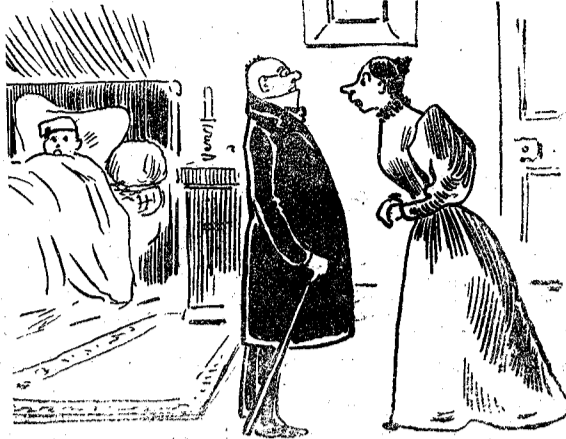


— Je ne vois aucun organe atteint, où souffrez-vous?
— Au bureau.

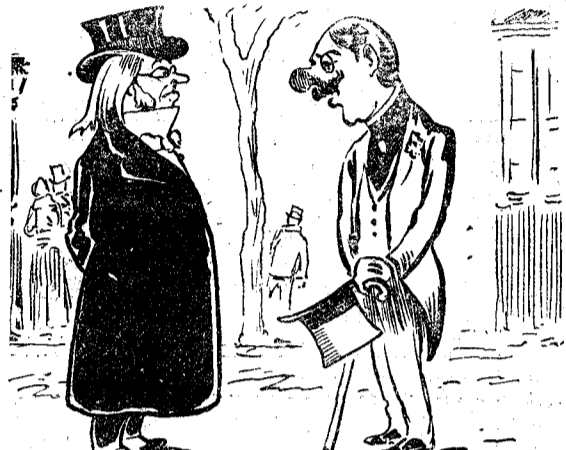
CABINET de CONSULTATION.



— Ça ne va pas, docteur!... Je vais être obligé de cesser tout travail de tête...
— Vous êtes homme de lettres?
— Non, je suis coiffeur!



— Eh bien, Docteur?
— Oh! une simple éruption.
— C'est dangereux, ça!... Est-ce qu'il n'y a pas un nommé Pompéi qui en est mort autrefois?...



— Docteur, comment ferais-je pour ne plus avoir le nez rouge?
— Buvez un peu plus, il sera violet.

VARIÉTÉS

Les marchands d'arlequins.

Il existe aux Halles de Paris une catégorie d'industriels spéciaux que le langage administratif désigne sous le titre de marchands de viandes cuites. Ce qu'ils vendent se nommait jadis des rogatons: mais l'argot a prévalu, et cela s'appelle aujourd'hui les arlequins. Leur marchandise est composée de toutes sortes de denrées. Ces gens-là recueillent les desserts des tables riches, des ministères, des ambassades, des palais, des restaurants et des hôtels.

Chaque matin, eux-mêmes ou leurs agents, traînant une petite voiture fermée et garnie de soupiraux facilitant la circulation de l'air, font faire leur tournée dans les cuisines avec lesquelles ils ont un contrat. Tous les restes des repas de la veille sont jetés pêle-mêle dans la voiture et ainsi amenés aux Halles jusque dans la resserre. Là, chaque marchand fait le triage de cet amas sans nom, où les hors d'œuvre sont mêlés aux rôtis, les légumes aux entremets. Tout ce qui est encore reconnaissable est mis de côté avec soin, nettoyé, paré (c'est le mot) et placé sur une assiette. On se cache pour accomplir ce travail d'épuration, et le client n'y assiste pas, en vertu de cet axiome, encore plus vrai là qu'ailleurs, qu'il ne faut jamais voir faire la cuisine.

Lorsque tout est terminé, qu'on a tant bien que mal assimilé les contraires, on fait l'étalage habilement, mettant les meilleurs morceaux en évidence, tentant la gourmandise des passants par une timbale milanaise à peine éventrée, par une pyramide de brocolis. Tout se vend, et il n'y a guère d'exemple qu'un marchand de viandes cuites n'ait fini sa journée vers midi ou une heure. Beaucoup de malheureux, d'ouvriers employés aux halles, préfèrent ce singulier genre d'alimentation à la nourriture plus substantielle, mais

trop chère, qu'ils trouvent dans les cabarets et les gargotes. Pour deux ou trois sous ils ont là de quoi manger.

Chose étrange, les marchands ont une clientèle attirée, et ils l'attribuent uniquement aux cuisines savantes d'où ils tirent ces débris de nourriture.

Des gens riches, mais avares, viennent faire la secrètement leurs provisions: ceux-là, ont les reconnaît promptement à leur mine inquiète et fureteuse; on s'en moque, mais, comme ils paient, on les sert sans leur rire au nez. Tout ce qui peut offrir encore une apparence acceptable est donc vendu de cette manière.

Quand un choix indulgent a été fait, il reste encore bien des débris qu'il est difficile de classer.

Ceci est gardé pour les chiens de luxe. Les bichons chéris, les levrettes favorites, ont là leurs fournisseurs de prédilection, et, chaque jour, bien des bonnes femmes font le voyage des halles pour procurer aux animaux qu'elles adorent une pâtée succulente et peu coûteuse. Les os, réservés avec soin, sont livrés aux confectionneurs de tablettes de bouillon, et, après qu'on en a extrait la gélatine, revendus aux fabricants de noir animal.

Il n'y a pas de sots méliers, dit-on; je le crois sans peine, car l'on cite quelques marchands de viandes cuites qui se sont retirés du commerce après avoir amassé une dizaine de mille livres de rentes en quelques années.

air et de se sentir libres, dans la bonne herbe fraîche du verger.

Jeanne et Louise allaient d'un arbre à l'autre, babillant, répétant qu'on peut être heureux sans fortune, puisque Louise était heureuse, emplissant leurs corbeilles, sans s'inquiéter des nuages énormes qui s'amoncelaient sur le village, inquiètes de rien assurément, puisqu'elles entendaient le gazouillement de leurs fils. Encore quelques minutes et les corbeilles seraient pleines, l'on rentrerait coucher les petits. Mais un coup formidable déchire la nue. Le vent rugit dans les arbres: quelques grosses gouttes de pluie tombent; il fait presque nuit. Les deux amies se précipitent, laissant fruits et corbeilles, prennent leurs enfants et courent, chacun de son côté, les mettre au berceau.

Pensez donc, s'ils avaient eu peur, s'ils étaient malades. Mais comme ils ont bien joué et que l'atmosphère est très lourde, ils s'endorment tout de suite, pendant que le ciel s'obscurcit de plus en plus et que l'orage gronde.

Avec la nuit complète, revint le calme du ciel. Mais cette nuit-là, Jeanne et Louise, en allaitant, à demi-éveillées, leur nourrisson, ne se sont point aperçu que ce n'était pas leur enfant qu'elles nourrissaient. Dans leur précipitation et vu l'obscurité, elles ont échangé leurs fils; et les petits blondins, moins que les mères, sans doute, se sont aperçu que ce n'était point le lait habituel qu'ils pompaient. Ce n'est qu'au

jour seulement, que les jeunes mères se rendirent compte de leur douce erreur.

Et cela les fit rêver et bien des fois depuis, cet échange d'enfants, ce changement de mères, en leur montrant la belle et grande ressemblance que la nature s'était plu à mettre entre chacun de nous.

— Ton fils a été riche toute une nuit, dit maintes fois Jeanne à Louise.

— Et le tien, pauvre petit, répond cette dernière, a été pendant le même laps de temps le fils d'un ouvrier.

Je les entendis répéter aussi, en substance et presque ensemble:

— Dire j'ai cru que c'était mon fils. Très souvent elles dissertèrent sur leur méprise, dans le grand verger, en regardant amoureuxment leurs enfants s'ébattre dans l'herbe; si cette dernière n'était pas suffisamment sèche, en enveloppant les berceaux aimés, placés alors au pied d'un arbre, ou simplement sur le talus, à côté d'elles, d'un regard de bonheur et d'espérance; car elles savent bien, les deux jeunes mères, que les enfants sont la chose sainte et belle, et grande, par excellence, et que, si nous voulons voir un jour plus de justice présider aux destinées des hommes, plus de joie épanchée dans leur cœur, nous ne pouvons avoir trop de sollicitude et d'amour pour les berceaux.

JULES JEANNIN.

tableaux machiniques qui eussent pu avoir des résultats plus tragiques.

— C'est pour nos enfants!... pour nos enfants!...

Quand j'ai appris que leur tante allait se marier, qu'elle leur enlèverait un peu de la grande affection qu'elle leur porte maintenant et qu'elle pourrait les... oublier plus tard, je me suis tout à coup sentie de la haine pour celui qui les frustrait ainsi... mais, je n'ai pas voulu lui faire du mal, j'ai espéré le détourner de son projet... je vous le dis, je vous le jure, c'est pour nos enfants!

Il y avait un tel accent de douleur convaincue, une telle affliction dans le regret de cette femme qui poussait la passion de l'amour maternel presque jusqu'au crime, que les deux hommes en furent émus et que pendant quelques minutes on n'entendit que des soupirs oppressés dans l'étroit cabinet.

Bourdaloue essuya furtivement une larme perlant au bout de ses cils qui ne s'étaient point souvent mouillés, cependant, sous l'émotion.

Lanthenac, se détourna un instant pour ne pas éclater, lui aussi, en sanglots.

— Mais, malheureuse! reprit-il, tu n'avais pas le droit de faire cela... même pour tes enfants! Regarde dans quelle pénible situation tu nous as mis!

Quand la coupable vit que la terrible colère de son mari était tombée, qu'il était revenu à un calme précurseur de clémence, quand elle vit que son désespoir, que ses larmes, ses supplications l'avaient touché, avaient touché même le flegmatique policier-amateur, alors elle reprit espoir.

Ses traits, douloureusement empreints d'affliction, se rassérénèrent; son visage s'illumina. Ayant regardé son mari et Bourdaloue, elle comprit à leur attitude qu'elle pouvait espérer un oubli large et généreux.

Alors, véhémentement, elle s'écria:

— Oh! je veux réparer le mal que j'ai fait!...

je le réparerai! J'irai me jeter aux pieds de Duhamel, je lui avouerai tout, il est bon, il me pardonnera!

Et déjà, Mme Lanthenac s'était relevée.

Elle s'essuyait les yeux où brillait bientôt l'ardent désir d'obtenir le pardon de ses grandes fautes et de s'employer à le mériter de toutes ses forces et de toute sa volonté.

Puis, elle se tourna vers son mari:

— Mais, auparavant, je voudrais que tu m'absolves!... Je voudrais qu'il ne restât rien dans ton esprit des horribles soupçons qui s'y étaient infiltrés et que je semblais avoir mérités!... Je veux avant tout redevenir à tes yeux la femme que tu chéris-sais et je veux que tu continues à croire que je n'ai pas cessé d'en être digne!

Celui-ci dans un long regard apitoyé la consola, en l'attirant à lui:

— Pauvre... pauvre femme!... Oui, tu es toujours celle que je chéris et je reviens avec bonheur de l'impression affreuse par laquelle tu m'as fait passer!... Oubliions, j'oublie!... Comment faire autrement quand on songe aux transes épouvantables par lesquelles tu as dû toi-même passer avant et pendant ton incroyable projet!

Les deux époux s'embrassèrent longuement.

Mme Lanthenac prit ensuite la main de Bourdaloue et la lui serra affectueusement en disant:

— Merci!... Par votre sagacité et votre loyauté vous m'avez arrêtée sur une pente dangereuse où une inconcevable folie d'amour maternel m'avait entraînée!... C'était pour mes enfants!

Le policier reçut cette étreinte amicale en tressaillant d'une émotion imperceptible.

— Ce serait à moi, dit-il, si je n'avais été guidé par mon devoir, de vous présenter tous mes regrets pour la peine que je vous ai causée en poussant mon enquête jusqu'au bout, dès que j'eus une première certitude de votre... culpabilité, prononçons le mot pour la dernière fois!...

— Vous avez bien fait! avoua courageusement son interlocutrice.

— Mais, je tiens cependant aussi à vous renouveler ici mes sentiments d'amitié puisque après votre aveu il ne me reste plus qu'à considérer le sentiment profond, excessif, qui, vous dicte votre conduite, si étrange qu'elle soit!

A son tour Lanthenac prit la main de son ami et parla:

— Je n'ai pas le cœur à vous remercier et ce serait peut-être déplacé de le faire... je vous demande en grâce de garder en votre conscience d'honnête homme, à côté d'autres que les circonstances de votre vie active ont dû vous laisser en dépôt, le secret des événements dramatiques qui viennent de se dérouler sous vos yeux... que personne ne sache, à quelles douleurs nous avons été condamnés!

— Cette supplique était inutile, protesta doucement Bourdaloue, je sais à quelles obligations morales m'entraîne la délicatesse de mes fonctions... Soyez tranquilles, personne ne saura ce qui s'est passé entre nous!

— Excepté Duhamel! s'écria l'épouse repentante.

Un silence approbateur suivit cette stoïque déclaration.

La pénible scène avait pris fin, mais il en restait un certain malaise dans les esprits qui fit que les amis se séparèrent tristement.

VI

Mme Lanthenac, poussa le devoir jusqu'au bout et voulant que sa rédemption fut parfaite, avait tenu à rendre compte elle-même des graves incidents qui s'étaient déroulés chez elle depuis le moment de la séparation générale au malheureux dîner, et à aller seule rue de Rambuteau chez Duhamel pour l'en informer.

Pâle, émue, mais ferme, elle exposa immédiatement au bijoutier le but de sa visite en lui

restituant la bague qu'elle avait dérobée pour frapper le premier coup sur son esprit.

Dignement, stoïquement, elle raconta la scène de l'interrogatoire et des aveux et confessa noblement sa faute.

Tout d'abord Duhamel se refusa à croire que sa future belle-sœur Mme Lanthenac, fût capable de si noirs desseins, mais quand celle-ci lui eût absolument affirmé qu'elle était réellement l'auteur de la machination diabolique dressée contre lui, il faillit s'affaisser de stupefaction.

Le récit de Mme Lanthenac fut complet jusque dans ses moindres détails et Duhamel se trouva à son tour au courant de toutes les péripéties de cette singulière affaire.

Cependant quand il vit qu'en somme aucun véritable malheur ne s'était abattu ni ne devait s'abattre sur sa tête ou sur celle de sa fiancée, quand il apprit enfin que c'était pour sauvegarder les intérêts de ses enfants que l'infortunée mère s'était conjurée contre lui, il finit par en rire de bon cœur.

— Ces pauvres petits! dit-il... Non certainement, je ne veux pas les frustrer... je vais devenir leur oncle et je ne les oublierai pas... même s'ils ont des petits cousins.

Et il promit, généreusement et franchement, d'oublier les vicissitudes par lesquelles on l'avait fait passer.

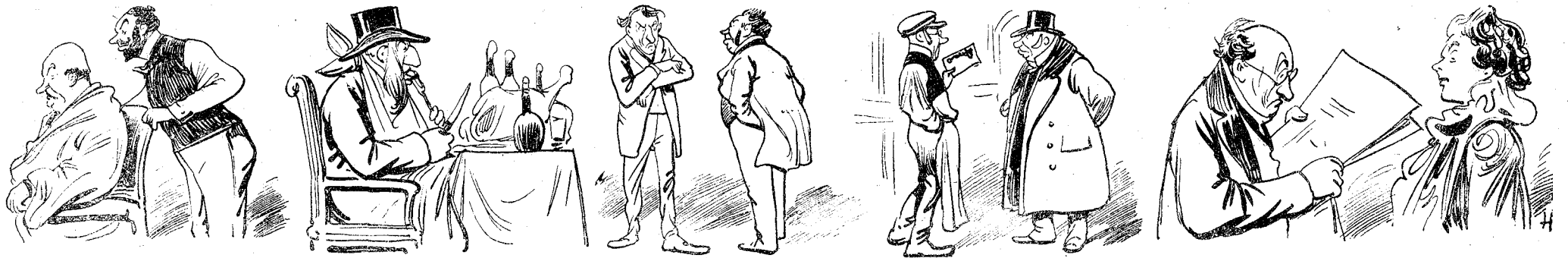
A quelque temps de là on célébrait le mariage de Mme veuve Vivier et de M. Duhamel.

Mme Lanthenac avait pour cavalier le jeune Raoul Duhamel, qu'elle voyait réellement pour la première fois et dont le hasard avait fait aussi sa pseudo-victime, naguère, en lui dictant ses initiales.

La noce fut gaie et sans arrière-pensée.

Quant à Bourdaloue il rentra simplement dans sa vie de petit rentier, fier d'avoir ajouté un nouveau lustre à sa gloire de fin limier.

EDMOND CHAR.



— Comment aurai-je l'honneur de coiffer Monsieur?
— J'ai envie de reporter les cheveux à la Capoul!

— Ce pauvre John Bull est obligé de manger beaucoup de rostbeefs pour pouvoir supporter les désastres africains.

— Il n'y a rien à faire avec ces muffles-là!... ils ont retouqué mon projet pour l'Exposition.
— Quel projet?
— Je voulais mettre un ascenseur dans l'obélisque!

— Mais dites-donc, il y a une carte postale pour moi?
— C'est vrai, m'sieu... mais j'aurais voulu la garder, à cause de l'image.

— Des inondations partout...
— C'est navrant.
— Non... il y a même des gens qui en vivent.
— Qui en vivent?
— Les habitants de Venise, parbleu

ASPERGES ARGENTEUIL
Echantillon : 25 cent.
Envoi gratuit de la Méthode de culture à tout Lecteur qui enverra la coupure de cette annonce à M. G. LANSON, jardinier, Argenteuil (S.-et-O.)
100 griffes franco en gare 6 60
Indiquer le nom du Journal.

ON MAIGRIT
en quelques semaines; la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** de D'HOWELAND, qui réussit toujours et n'incommodé jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON, Pharmacien, 10, Rue St-Lazare, Paris.**

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS ACÉTYLÈNE DEROY Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris
CONSTRUCTEUR, Paris
En écrivant signaler ce Journal.

ASSURANCES SUR LA VIE
Le montant des capitaux assurés pendant l'année 1899 par la **Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie** s'est élevé à 57 millions et demi, en augmentation de plus de 2 millions sur le chiffre des souscriptions de l'année précédente.
La même Compagnie a constitué en 1899 pour 2 millions 830,000 fr. de rentes viagères.
La **Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie**, fondée en 1819, est la plus ancienne des Compagnies françaises. Son fonds de garantie, entièrement réalisé, s'élève à 736 millions. Elle envoie gratuitement les notices et tarifs de ses opérations à toute personne qui en fait la demande, soit au siège social à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses agents, dans les départements.

LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX
ORMESSON — SAINT-POL-sur-MER
GROS LOT: 250.000 FRANCS
1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.
— 20.000 | — 10.000
Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.
Tous les lots sont payables en argent
1^{er} TIRAGE: 10 JUILLET 1900
1 gros lot de 100.000 fr.
1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.
520 lots de 100 à 1000 fr.
Le Billet: 1 fr. (joindre enveloppe affranchie portant adress. p. le retour)
On trouve des billets dans toute la France, chez les principaux débits, de tabac, libraires, etc. (remise aux marchands) et au Siège du Comité: 35, rue Miromesnil, Paris

ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES **ESPIC** ou la **POUDRE**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies. Le **FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les **Maladies des Voies respiratoires**. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE **CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE**

L'APIOL
DES DOCTEURS **JORET & HOMOLLE**
Régularise les époques. Empêche les douleurs, retards, suppressions, etc.
Dose: une ou deux capsules matin et soir
FLACON 4^{fr} 50 — DEMI 2^{fr} 25 — TOUTES PHARMACIES
POUR ÉVITER LES INSUCCÈS, EXIGER L'APIOL DES D^{rs} JORET & HOMOLLE

RUBINAT Source du D^r LLORACH
La seule approuvée par l'ACADEMIE DE MÉDECINE de PARIS
Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux, n'exige aucun régime.
(ÉTIQUETTE JAUNE AVEC ÉCUSSON ROUGE)

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^e 50 le Pot franco 1^{re} Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

Contre les **MALADIES de la PEAU, du FOIE, de l'ESTOMAC, la BILE, les GLAIRES, la CONSTIPATION** et les Maladies qui en découlent, les grands docteurs n'emploient que la **TISANE BONNARD**
Infaillible 0.75 la Boite 1^{re} par la poste. 46, r. des Amandiers, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illust. réunis en 1900
Nouv. trucs, farces, attrapes, tours de physique, librairie, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratuit
Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

Beauté, Jeunesse éternelle!
PAR LE MERVEILLEUX **PHYRNE-FLUIDE** de VIBERT
Dépôt: 1 B. ROCCA, 6, Boulevard des Italiens, PARIS.
Lyon: F. VIBERT, CONCESSIONNAIRE.

L'ENNUI c'est la MORT!
POUR RIRE ET FAIRE RIRE
Il faut les catalogues Farces, Attrapes, Surprises pour soirées et dîners, accessoires pour le Cotillon, Physique amusante, Chansons et Monologues. Envoi gratuit.
BAUDOT, 8, r. des Carmes, Paris.
Maison fondée en 1808.

PLUS DE MINE DE PLOMB!
PATE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

COLLECTION VERMOT

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

ART DE TIRER LES CARTES (L^v), illustré de nombreuses vignettes indicatives.
CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins.
JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustré de très nombreux dessins.
MENUS (LES) de M^{me} Durandau, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.
MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.
ORACLE (L^v), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.
LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.
LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.
LE SAVOIR-VIVRE, Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.
HISTOIRE A SE TORDRE, par Mich. THIVARS, recueil des petites causes célèbres, joliment illustré.
CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les rondes des enfants.
CONTES DE FÉES, par Ch. PERRAULT, joliment illustré.
FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins.
ROBINSON CRUSOÉ (LE) illustré.
ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.
SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.
VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré.
VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS.
PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS.
LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime AUCOUTIN, illustré de nombreux dessins.
LES MILLE ET UNE NUITS, Aladin ou la Lampe merveilleuse — Alibaba et les Quarante Voleurs.

En vente chez tous les libraires
Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à **M. VERMOT, éditeur**
6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

CONSTIPATION
GROS: FUMOUCHE FRÈRES, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS.
87, Rue Lafayette
ADULTES SUPPOSITOIRES CHAUMEL
la Boîte: Adultes, 3 fr.
la Boîte: Enfants, 2 fr.

DRAGÉES d'ERGOTINE BONJEAN
Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris.
EMPLOYÉES avec le plus grand succès
CONTRE:
HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

ORGUES & HARMONIUMS
POUR ÉGLISES ET SALONS
DUMONT ET C^{ie}
Premières Récompenses à Paris, Rouen, Anvers, Liverpool, Le Havre, Barcelone. — Rappel de Diplôme d'honneur et grand Diplôme de médaille d'or à l'Exposition universelle d'Anvers 1894, Diplôme de médaille d'or à l'Exposition de Bordeaux 1895, Diplôme d'honneur à l'Exposition de Rouen de 1896. — Hors concours, membre du Jury, Exposition de Rennes 1897.
Envoi du Prix courant illustré sur demande

GHEMINS DE FER DE PARIS A LYON & A LA MÉDITERRANÉE
CARNIVAL DE NICE DE 1900
Train de Plaisir de Paris et de Lyon
A MARSEILLE ET A NICE
A l'occasion du Carnaval de Nice, la Compagnie mettra en marche un **Train de Plaisir de Paris à Nice** avec séjour facultatif à Marseille. Ce train prendra des voyageurs à Lyon.
ALLER :
Départ de Paris, le 21 février, à 2 h. 15 du soir; de Lyon, à 11 h. 35 du soir.
RETOUR :
Départ de Nice, le 28 février, à 10 h. 45 soir.
PRIX DU VOYAGE (aller et retour):
De Paris, 90 fr., en 2^e cl.; — 60 fr. en 3^e cl.
De Lyon, 50 fr., en 2^e cl.; — 30 fr. en 3^e cl.
Les billets pour ce train de plaisir seront délivrés à Paris et à Lyon à partir du 20 janvier.
Pour plus amples renseignements, consulter les affiches publiées par la Compagnie.

DENTITION
SIROP DELABARRE
(3^e 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)
FACILITE LA SORTIE DES DENTS
PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE
Tous les ACCIDENTS de la 1^{re} DENTITION.
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE
FUMOUCHE-ALBESPEYRES, 78, FAUB^g ST-DENIS, PARIS ET PH^{ies}

A TOUS VOS ENFANTS
Faites porter **LE COLLIER RUSSE** WIATKA
préservatif du Goup, Maladies de la Gorge, etc.
Se vend partout. — M. R. BARLIERIN, à TARARE (Rhône), l'envoie franco contre 2 francs.

Avant. Après 8 jours **LA SÈVE CAPILLAIRE** fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10,000 lict. félicitat.). Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu 10 fr. 3 fr.; le grand pot, 2 fr.; le double pot d'essai, 0.75, timb. command. A. J. PERSOL, ch^{ie} 146, r. St-Antoine, Paris

NOUVEAU BANDAGE RÉGULATEUR
sans sous-cuisse, léger, solide et ne gênant aucune partie du corps, reconnu le plus efficace pour la **Guérison des Hernies**.
19 Médailles. Henri BIONDETTI, 48, r. Vivienne, Paris.

POUDRE ROCHER LAXATIVE
Dépurative
Le flac. de 20 doses, 2fr. 50
Contre la **CONSTIPATION** et ses conséquences
Le plus agréable et le plus efficace des laxatifs
QUINET, Ph^{ie}, 1, rue Michel-le-Comte, Paris, et toutes Pharmacies

VERS L'Auxiliaire Précieux, INDISPENSABLE DES Mères de Famille
Le SIROP SOUVERAIN PIVOT
Vermifuge incomparable, Dépuratif sans rival, Calmant énergique, Inoffensif à n'importe quelle dose; tue impitoyablement les **VERS** à quelque catégorie qu'ils appartiennent; prévient et guérit les **Convulsions**. — Le flacon: 1 fr. 50 dans toutes les Pharmacies; deux flacons franco contre 3 fr. 50 à l'inventeur **M. CH. PIVOT**, Pharmacien Spécialiste à La Tour-du-Pin (Isère).
Refuser absolument les imitations ou contrefaçons.
BROCHURE GRATUITE ET FRANCO sur DEMANDE
Nombreuses Lettres de Remerciements et Félicitations.

Le. qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse de pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Ph^{ies}
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
CHEMIN DE FER DU NORD
NORD-EXPRESS
Le train de luxe Nord-Express circule tous les jours entre **PARIS-NORD, LIÈGE** et **BERLIN** avec continuation le vendredi de **BERLIN** sur **VARSOVIE**, les jeudis et dimanches de **BERLIN** sur **ST-PETERSBOURG**. — Au retour, les samedis et mercredis au départ de **ST-PETERSBOURG**, les samedis au départ de **VARSOVIE**, tous les jours, entre **BERLIN** et **LIÈGE** et **PARIS**.
Aller. — Départ de Paris-Nord à 1 h. 50 soir. Arrivée à Berlin à 8 h. matin. Ce train est en correspondance à Liège avec l'Ostende-Vienne. — Arrivée à Varsovie, le vendredi, à 9 h. 27 soir; arrivée à St-Petersbourg les vendredis et les lundis à 2 h. 40 soir.
Retour. — Départ de St-Petersbourg les samedis et mercredis à 6 h. du soir; départ de Varsovie à midi 27, le samedi; départ de Berlin à 11 h. 01 soir, arrivée à Paris-Nord à 4 h. soir.

LA PATE ÉPILATOIRE DUSSE
détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 ANS DE SUCCÈS. — (Pour le menton, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., (2^e m^{de}). — Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20^e et 10^e). **DUSSER**, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

COMMENT MAIGRIR

Chaque jour, de nombreux lecteurs, envalés par un excès d'embonpoint, nous demandent quels sont les moyens à employer pour combattre sans danger, cette infirmité qui empoisonne d'abord, puis qui menace ensuite si gravement leur vie par ses inévitables conséquences : albuminurie, diabète, embolie du cœur, apoplexie, etc. Voici notre réponse :

Avant toutes choses, nous leur dirons : Abstenez-vous des régimes alimentaires spéciaux qui, inutilement, anémient l'organisme et perdent l'estomac. Mais surtout, gardez-vous comme de la peste de tous agents physiologico-chimiques, de tous remèdes internes bien plus dangereux encore. Ils ne donnent des résultats toujours éphémères, d'ailleurs, qu'en ruinant à tout jamais la santé. On maigrit quelquefois au début, mais on se tue toujours.

A ce jour, il n'y a qu'un moyen efficace et rationnellement scientifique pour maigrir rapidement, sans absorber de médicaments dangereux, c'est le traitement externe par « l'Eau déperditrice » du naturaliste Stowe. C'est le seul, d'ailleurs, qui ait reçu l'approbation de la Société de Médecine de France.

Cette découverte qui a révolutionné la thérapeutique de l'obésité, est basée sur la loi physique de l'Osmose, et a, pour élément principal une algue de l'Océan Pacifique, l'Helminthocorton.

L'« Eau déperditrice Stowe » s'emploie soit en lotions, soit en évaporation dans le lit, au moyen d'un appareil nommé Évaporateur. Aucune drogue à absorber, ni de régime spécial à suivre. La simplicité du traitement n'a d'égalé que son efficacité.

Pour recevoir l'exposé scientifique de la méthode Stowe, ainsi que son mode d'emploi, il suffit d'aller voir le savant spécialiste à son laboratoire de Paris, 9, rue Montesquieu, ou de lui écrire. Il l'envoie gratuitement.

Docteur A. de THOMASSEY.

PENSÉES ET MAXIMES

Par le temps qui court, un ministre des finances a souvent plus de ressources dans son esprit que dans sa caisse.

(LÉON SAY).

Les mots doivent être cousins des faits.

(CHANGER).

Le meilleur des toniques, c'est le travail.

(CHARCOT).

Il est mal de violer sa parole sans raison, mais on trouve toujours une raison.

(FREDERIC II, ROI DE PRUSSE).

CAUSERIE FINANCIÈRE

Grâce à l'extrême bon marché de l'argent et aussi au peu de positions existant sur notre marché, les transactions prennent chaque jour plus d'importance et la hausse se développe de plus en plus.

Les rentes françaises surtout ont été très actives et elles ont profité de cette circonstance pour progresser sensiblement.

Le 3 0/0 finit la semaine à 100.67 à terme et à 100.57 au comptant, l'amortissable s'avance à 99.87 et le 3 1/2 0/0 se traite à 102.57 et à 102.40.

Les obligations de la Ville de Paris ont eu un marché actif et presque toutes réalisent une nouvelle amélioration.

La reprise des fonds étrangers n'a pas été moins sensible que celle de nos rentes.

L'Italien est bien tenu à 53.40.

Le marché de l'Extérieure Espagnole est toujours très animé. Elle clôture à 68.72.

La Chambre des députés vient de voter en une seule séance la loi créant un impôt sur les fortunes et la richesse mobilière. Cet impôt consomme un véritable *income tax* espagnol frappant le revenu tiré du travail personnel, le revenu du capital sous toutes les formes et le revenu produit par le travail et le capital réunis.

Les fonds ottomans ont conservé un bon cours et d'échanges et s'inscrivent en reprise sur la semaine dernière, le Turc C à 26.67, le Turc D à 23.40.

On annonce que le gouvernement de la Crète offre à la Dette publique ottomane une somme fixe annuelle de 1.500.000 francs, en échange du retrait du fonctionnement de l'administration de la Dette en Crète. Celle-ci demande 2 millions. On recourra sans doute à l'arbitrage.

Les Bons 5 0/0 du Trésor Roumain témoignent d'une grande fermeté et d'un courant régulier de transactions.

Les fonds russes se bornent pour le moment à consolider les progrès acquis.

Les valeurs de crédit ont conservé une allure très ferme. Quelques-unes ont bénéficié de plus-values.

La Banque de France s'est avancée à 4.120. L'effet produit par la réduction de l'escompte est donc effacé.

Le Crédit foncier s'est changé aux environs de 710.

Le Crédit Lyonnais est en progrès à 1.033. La Banque de Paris ne présente pas de changements importants, elle reste ferme à 1.098. Le Comptoir d'Escompte et la Société Générale sont bien tenus.

Les Chemins de fer français n'ont pas été plus animés que par le passé, toutefois leurs cours se maintiennent à un niveau satisfaisant.

Les Compagnies algériennes accusent de bonnes tendances. Le Bône-Guelma a progressé de 719 à 725 francs et l'Est-Algérien de 725 à 735 francs. L'Ouest-Algérien, qui avait monté

antérieurement, s'est borné à maintenir son cours de 626.

Dans le groupe des Compagnies étrangères, les Chemins autrichiens se ressentent encore, à 685 francs des doutes que l'on a exprimés au sujet du maintien de leur dividende.

Les titres du Suez ont été calmes. L'action finit à 3.485.

Le marché des Mines d'or est, comme toujours très indécis et soumis à d'assez larges fluctuations.

La Mode

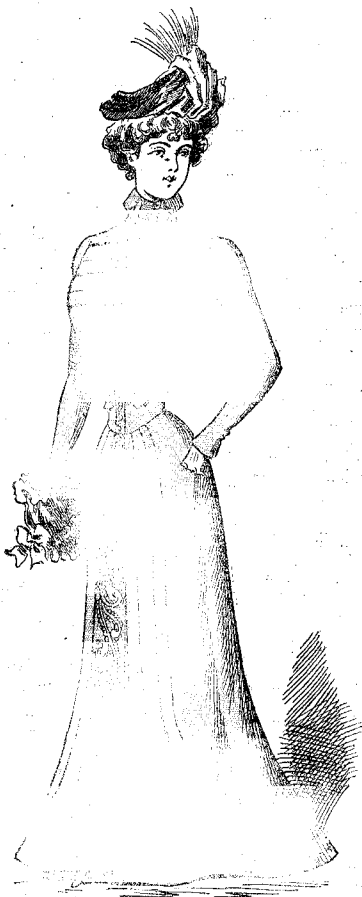
Le luxe du linge n'a peut-être jamais été poussé aussi loin que de nos jours. Tandis qu'autrefois on empilait de véritables montagnes d'un linge plus solide qu'élégant, on se préoccupe surtout aujourd'hui de choisir parmi les choses de la mode.

Or, la mode est variable ici comme en toutes choses, et c'est pourquoi les provisions de linge de jadis ne sont plus possibles, car le tout prendrait trop rapidement un air vieillot et suranné.

Les draps de maîtres sont ornés de guipure ou de dentelle Renaissance; Tes taies d'oreiller, bien entendu, sont assorties aux draps. Lorsqu'on ne veut pas dépenser les trop fortes sommes, qu'exigent toutes ces riches dentelles, on choisit les ourlets ajourés, qui se font de mille manières, les plus diverses, les plus jolies. Cet ourlet se fait à jours simples ou doubles, en rivières, en point brodé, etc., etc.

Le linge de table est on ne peut plus coquet. Où sont les nappes d'antan en damassé? — Bien loin.

Le linge de luxe se fait cependant encore blanc, l'un a même une certaine faveur; mais



COSTUME NOUVEAUTÉ EN DRAP GRIS BLEUÉ.

la nappe disparaît presque entièrement sous des chemins de table en toile fine, en petit granité, entièrement brodés. La broderie que l'on emploie est généralement la guipure Richelieu, Colbert, et, par faveur spéciale, la broderie russe. La broderie bretonne est, aussi, très employée. Ces deux dernières se font en couleur; les plus riches sont en soie.

Rien de plus gai et de plus agréable à l'œil, sur une table bien ordonnée, couverte de cristaux, que ces chemins brodés. Ajoutons qu'ils sont l'objet d'un charmant travail manuel, que les plus grandes dames ne dédaignent pas de confectionner elles-mêmes.

Les services ordinaires se font en couleurs, le plus souvent en rouge et bleu foncée, à grands damiers, en blanc et bleu, ou blanc et rouge. C'est charmant d'aspect et moins cérémonieux que le damas blanc.

Je ne voudrais pas terminer cette causerie sans dire quelques mots des vêtements proprement dits. Mes chères lectrices pourront d'abord étudier à loisir le joli costume ci contre, en drap gris bleu. Le devant de jupe est en pailleté à reflets bleu et argent sur un fond de drap gris. La tunique, en drap de même ton porte des roulottés de satin. Quant au corsage, il est assorti à la jupe et porte de chaque côté des choux de satin.

Deux mots aussi sur les manteaux de soirée qui se font plus riches et plus élégants que jamais.

La ligne droite, si disgracieuse dans les manteaux de promenade, se transforme, en s'allongeant sur la traîne de la robe de soirée, en une courbe du plus gracieux effet.

La mante demi-longue, est aussi très en faveur. C'est la sortie de bal par excellence, car elle ne chiffonne pas le drapé du corsage ou des manches.

J'ai vu dans ce genre une mante panne blanc-

ivoire, recouverte d'applications de point de Chantilly. Le col très haut, est monté sur un tulle apprêté, bordé de laiton.

Un capuchon de panne blanche, doublé de soie-cerise, constitue le principal cachet de cet élégant manteau, qui se ferme à l'aide d'un grand nœud de faille cerise, garni d'une frange.

YVONNE.

Il faut du bon marché, mais pas trop!... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent à payer leur Crème Simon plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Le prix normal de la véritable Crème Simon est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est très avantageux.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Guérison des foulures et entorses.

Tous les jours on est exposé à se fouler un membre ou à avoir une entorse, mais bien plus dans la saison des neiges, du verglas et de gelée qu'à toute autre époque de l'année.

Dans le cas où un pareil accident vous arriverait, entourez de suite la partie foulée d'un linge mouillé dont vous entretiendrez l'humidité constante par un léger arrosage d'eau ordinaire, et mieux encore d'eau salée. Ces premiers soins donnés, ayez recours aux frictions faites avec l'eau-de-vie camphrée composée de 30 grammes de camphre en dissolution dans 1.000 grammes d'alcool à 60 degrés centésimaux, ou avec de l'eau vulnéraire rouge dite *teinture vulnéraire*, composée d'alcool à 80 degrés dans lequel on fait infuser des feuilles de basilic, d'hysope, de marjolaine, de mélisse, de sauge, de romarin, de sarriette, de serpolet, de thym, d'absinthe, de lavande et de fenouil. On s'en sert en lotions et en compresses.

L'affaiblissement général de l'organisme dû à l'anémie peut se traduire par des symptômes plus ou moins accusés suivant le tempérament du malade et le degré de la maladie. A cette légion innombrable d'anémisés, d'affaiblis, nous venons conseiller avant que leur état soit aggravé l'usage de cette confiture miraculeuse dans ses résultats : le Némogène Perrotin. — Le pot 4 francs; franco 4 fr. 30 chez l'inventeur. — A. Perrotin, 11, Quatre-Chapeaux, à Lyon, et toutes bonnes pharmacies.

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon 4 fr. 50, 2 flacons 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

Préparation du vin de quinquina.

Ce vin convient aux estomacs affaiblis. On le prend à la dose d'une grande cuillerée le matin à jeun et le soir avant le souper. La préparation est facile et il n'est pas nécessaire de l'acheter toute faite chez un pharmacien, surtout quand on a dans sa cave du vin de bonne qualité.

Prenez une bouteille vide, mettez-y 60 grammes de quinquina, et par-dessus, 30 grammes de bonne eau-de-vie. Laissez macérer 24 heures, afin que la partie active du quinquina se dissolve bien; remplissez après cela la bouteille avec de bon vin blanc ou de bon vin rouge et attendez 4 ou 5 jours avant de boire.

Quand cette première bouteille sera réduite de moitié, vous en préparerez naturellement une autre et de la même manière.

Comment on guérit les douleurs

On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs, sciaticques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un Topique Bertrand, 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède.

Le Topique Bertrand de 1 fr. et la Toile de mai (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

Remède contre le rhume.

Par ces temps de brouillard et d'humidité, nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur indiquer la recette d'un remède contre le rhume. On garantit l'efficacité absolue de cette recette.

Prenez : Bonne eau-de-vie, trois cuillerées à bouche. Sirop de capillaire, trois cuillerées à bouche. Mêlez et versez dessus :

Infusion chaude de fleurs de violettes, une grande tasse. Boire le tout en une seule fois le soir, après s'être mis au lit, et reprendre la même potion deux ou trois soirs de suite.

Pour les jeunes personnes et les constitutions trop faibles, on peut se contenter de deux cuillerées d'eau de-vie.

Un rhume, qui durait depuis deux ans, ce qu'on appelle un catarrhe chronique; a disparu, par ce moyen, dans les trois jours.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Moyen de préserver les objets de la moisissure

Il est mille objets d'un usage journalier qu'attaque et détruit rapidement la moisissure. Tels sont, pour ne citer que quelques exemples : la colle, l'encre, les cuirs, les grains, les livres, etc.

Les parfums et surtout les huiles essentielles agissent avec l'efficacité la plus marquée sur cet agent de destruction. Qu'on mette un peu d'huile de térébenthine dans un vase où il y a de la colle et qu'on le couvre ainsi, on retrouvera la colle dans un parfait état de fraîcheur; quel que soit le laps de temps pendant lequel on l'a tenue enfermée. Une très petite quantité d'huile de lavande ou de girofle, mise dans l'encre, l'empêche de moisir.

Toute autre essence produirait le même effet. Quelques gouttes d'essence de térébenthine répandues dans une bibliothèque suffisent pour la préserver des dégâts de la moisissure. C'est avec le même succès qu'on l'emploie pour la conservation des grains, question si grave et si difficile à résoudre, surtout dans les voyages d'outre-mer.

Moyen de connaître les pierres fausses

Vous est-il arrivé d'avoir fort envie d'une pierre, et de ne pas oser l'acheter, parce que vous n'avez personne pour vous édifier, vous dire si elle est fine ou fautive? — Oui? — Alors voici, et ne craignez plus rien. Touchez du bout de la langue la pierre qu'on vous offre. Si la pierre est fine, saphir, rubis, diamant, peu importe, vous sentirez une impression de froid. Les pierres fausses ne font jamais éprouver cette sensation. L'épreuve est absolument sûre. Essayez.

Quelques plats pour la Semaine

EN GRAS	EN MAIGRE
Riz purée de pois.	Potage aux queues de bœufs.
Fricandeau à l'oseille.	Gigot braisé.
Poulet rôti.	Filet de porc frais rôti.
Quenelles de pommes de terre au fromage.	Pommes de terre frites.
Œufs à la neige.	Madeleines.

Un verre de Lérima

Anguille grillée. — Ayez une anguille de bonne grosseur dépouillée et vidée, coupez-la en morceaux, que vous sauterez au plus cinq minutes dans le beurre. Mettez les tronçons dans un plat creux avec sel, poivre, échalote, ciboule, persil hachés menus, une bonne cuillerée d'huile, et laissez mariner pendant deux ou trois heures. Panez, mettez cuire sur le grill, et servez avec une sauce piquante. (M^{me} DURANDEAU, Guide de la Bonne Cuisinière).

Madeleines. — Après avoir fait fondre dans une casserole 125 grammes de beurre bien frais, on y ajoute la même quantité de sucre en poudre, le zeste d'un demi-citron haché très finement, une demi-cuillerée de fleurs d'orange, quatre jaunes d'œufs. On bat en demi-neige les quatre blancs, et on mélange le tout ensemble avec une cuiller. On verse cette préparation dans de petits moules dont l'intérieur a été beurré, ou bien, à défaut de moules on l'étend sur une tourtière, et on la fait cuire pendant trois quarts d'heure, dans le four modérément chauffé ou pendant une heure sous le four de campagne. Si l'on a employé une tourtière on coupe les madeleines au moment où elles sortent du four en leur donnant une forme quelconque au moyen d'un coupe-pâte.

Distractions et Jeux d'Esprit.

Charade

Quant vient l'âge d'apprendre à lire
On commence par mon premier,
Et c'est par lui qu'un écolier
Débute aussi dans l'art d'écrire;
Plus tard il apprend mon dernier
Et s'exerce alors à traduire
Le latin dur à se plier,
Le grec difficile à réduire,
Pour être bachelier
Quand vient l'âge.
Mais à force d'étudier,
L'esprit lassé, faut-il le dire?
Pour tout ce fatras qu'on admire,
N'éprouve plus que mon entier.
Quand vient l'âge.

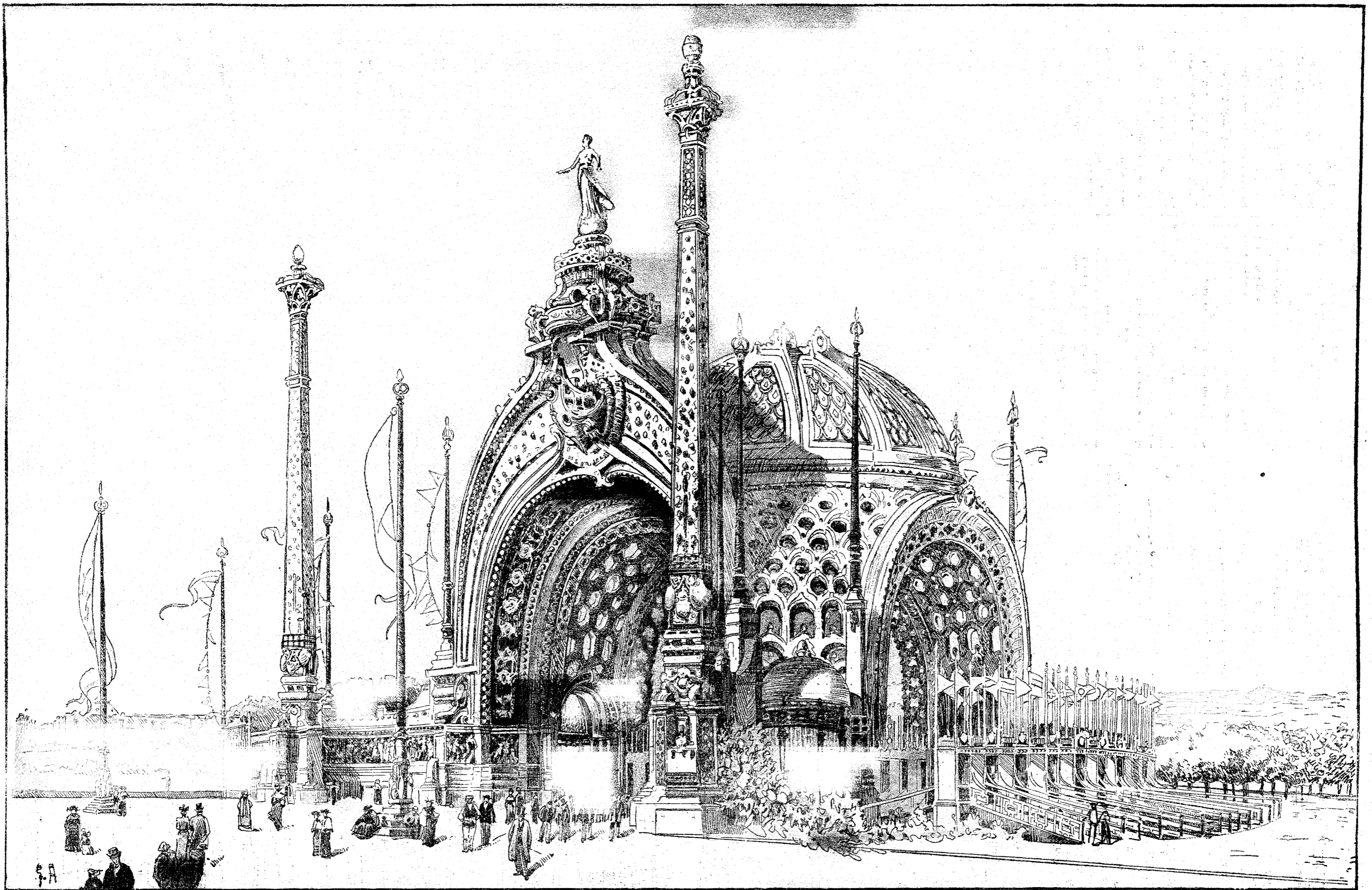
Énigme

Je ne tiens rien de la magnificence.
Du nom que l'on me fait porter,
Je ne suis pas en évidence.
En tout temps cependant on cherche à me flatter.
Plusieurs gardes font sentinelle
A la porte des lieux remplis d'humidité,
Où sans lumière ni chandelle,
Je suis mis en captivité,
De la table la mieux servie
Je goûte de tout en passant;
Car je suis jugé, et décide à l'instant
De tout ce qui sert à la vie.

Nous donnerons seulement dans le prochain numéro les solutions des problèmes du numéro du 4 février.

Solutions justes omises dans les précédents numéros : Sancerft. — Un Nemrod à Audenge. — L'ami Scié. — L'ours gris. — Maf.





Les beautés de l'Exposition

La porte monumentale.